

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 85. Vol. IV. — SAMEDI 12 OCTOBRE 1844.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

At. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
— l'Etranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Voyage du Roi en Angleterre. Embarquement de S. M. Louis-Philippe, le 7 octobre, à Tréport. — Album offert à la Reine d'Angleterre. — Chronique Musicale. — Un Diner de Paris. — Histoire de la semaine. Epaves au sereno de l'Angleterre, dans les Indes; Portrait de Sir Harcourt, gouverneur général de l'Inde, et Vue de son Palais; Mademoiselle Dupont, rôle de Dorine dans *Touffé*; Représentation donnée par mademoiselle Dupont au profit de l'École de Méry-sur-Seine. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; par A. Aubert, Capitaine XVI. (Suite.) Une Gravure; par Bertall. — Un Promenade au Maroc; par M. Drummond-Hay, 3^e et dernier article. — A Propos des Vendanges. Dix-huit caricatures par Chou. — Chronique de fer atmosphérique. Quatre Gravures. — Météorologie. Mois de Septembre. — Revue des Arts. Concours pour les grands prix de Rome; Envois de Rome; Docteurs; Reliure nouvelle. Vue de la ville d'Henrich, tableau du déluge; 1^{er} prix de Sculpture; 4^{es} et 2^e prix de Peinture; Reliure de M. Gruel. — Bulletin Bibliographique. — Annuaire. — Modes. Deux Gravures. — Problème d'Échecs. — Correspondance. — Rébus.

Voyage du roi en Angleterre.

Un ordre de l'amiral La Susse signifié à l'escadre qu'il commande est venu mettre un terme aux doutes que quelques esprits conservaient encore sur le voyage du roi à Windsor. Le *Gomer*, steamer, yacht du roi, dont nous avons donné le dessin; l'*Élan* et le *Cannan*, steamers de 220 chevaux chacun; le *Fulton* de 160, et la Reine-Amélie, yacht à voiles, ont quitté Cherbourg le 5 octobre pour se rendre à Tréport.

Sa Majesté s'y est embarquée lundi 7. La foule se pressait sur la place. Le lendemain matin, elle débarquait à Portsmouth, où l'attendaient un concours de curieux non moins grand. Elle a été reçue par le prince Albert, le duc de Wellington, gouverneur des Cinq-Ports, et par une partie des lords de l'amirauté, ayant en tête le comte d'Addington, premier lord de

ce département. Le roi a pris le chemin de fer, qu'il a rapidement parcouru jusqu'à la station de Farnborough. Là, l'attendaient, magnifiquement attelées, les voitures de la reine Victoria. Sa Majesté Louis-Philippe est monté avec le prince dans une d'elles, et vers deux heures, il descendait dans la résidence royale, accueilli par une réception dont nous rendrons compte la semaine prochaine, en retraçant l'histoire complète de ce voyage et de ce séjour par un bulletin complet et par des dessins que nous attendons du chargé d'affaires de l'illustration à Windsor.

Dès aujourd'hui notre diplomate nous a mis à même de reproduire la scène de l'embarquement. A Windsor, le roi occupe les appartements du côté du nord du château, qui se composent des pièces dites le cabinet du roi, la salle du conseil du roi, le salon du roi, le cabinet de la reine et le salon de la reine. La première pièce est connue aussi sous le nom de salle de Rubens, parce que tous les ta-



Embarquement de S. M. Louis-Philippe à Tréport, le 7 octobre.

bleaux qui la tapissent sont de ce maître. Claude le Lorrain et le Poussin font les frais de l'ornementation de la seconde. Une toile admirable de Quentin Metsu se fait remarquer au milieu de quarante tableaux précieux qui décorent la troisième. La pièce suivante se recommande moins par les objets d'art; mais comme souvenirs princiers elle a reçu la visite du roi de Prusse lors du baptême du prince de Gêles et la visite du czar au mois de juin dernier. Enfin la dernière a pris le nom de Zaphirelli, dont les tableaux l'ornent presque exclusivement. — S. M. s'est fait accompagner dans



son voyage par plusieurs artistes entre lesquels on cite MM. Inracc Veruet et Pingret. — Il est probable que les lettres qui enrichissent les lambris des murs de Windsor les distrairont plus d'une fois des scènes qui se passent dans cette demeure royale et dont ils ont cependant mission de perpétuer le souvenir.

Le *Caiman* avait embarqué huit chevaux des écuries du roi, parmi lesquels s'en trouvaient deux qu'Ald-et-Kader avait envoyés à Sa Majesté après le traité de la Kalna. Louis-Philippe s'en sert dans le forêt de Windsor, que parcourt également le char à bancs offert par lui à la reine Victoria, et qui avait été, par reconnaissance, laissé sous la remise, pour ne commencer à rouler qu'à l'arrivée du roi. Nous aurons, dans notre prochain numéro, à rendre compte de ces promenaes, du baquet royal, de la cérémonie de réception de Louis-Philippe dans l'ordre de la Jarretière. Nous dirons aussi les grades de la Légion d'honneur accordés aux amiraux anglais sur la proposition de M. le ministre des affaires étrangères, qui aura sans doute écrit dans les considérants de l'ordonnance soumise par lui à la signature du roi la devise qui se lit sur la décoration conférée à notre monarque : *Honni soit qui mal y pense.*

Album offert à la reine d'Angleterre.

Le roi des Français a fait exécuter, pour l'offrir à la reine Victoria, un album magnifique, en souvenir du voyage à Eu de la reine d'Angleterre. Dire que l'exécution générale du royal cadeau réunit à la fois magnificence, richesse, simplicité et bon goût, c'est rester en dessous de la réalité. Quelques journaux en ont donné le détail avec assez peu d'exactitude; celui qu'on va lire est exact et complet.

La dimension de l'album est extraordinaire; 0,75 centimètres sur 0,55. L'épaisseur a 0,08 centimètres. Chaque dessin est encastré dans un passe-partout de triple carton-brisé, et entouré de filets d'or, de sorte qu'en levant l'album, aucun dessin n'aura à essuyer le moindre frottement.

L'album contient trente-cinq feuillets. Voici leur ordre de classement avec le nom des auteurs :

1. Le titre — en belles lettres d'or ornées, par M. Henri Delacroix; — 2, la table générale, expliquant les dessins et les noms des auteurs, avec indication des heures; le tout en lettres d'or également ornées et d'une parfaite exécution, par M. Henri Delacroix; — 3, les armes de la reine Victoria richement peintes, avec les émaux et les métaux héraldiques, par M. Henri Delacroix; — 4, la reine Victoria arrive et vue du Tréport dans son yacht royal, par M. François Barry; — 5, le roi des Français part du Tréport pour se rendre à bord du yacht royal, par M. Morel Fatio; — 6, la reine Victoria reçoit le roi des Français à bord du yacht royal, par M. Eugène Isabey; — 7, la reine des Français reçoit la reine Victoria au Tréport, par M. Eugène Lami; — 8, Présentation à la reine Victoria au Tréport, par M. Eugène Lami; — 9, arrivée à un château d'Eu, par M. Eugène Lami; — 10, la reine Victoria est saluée par la garde nationale et les troupes dans les cours du château d'Eu, par M. Karl Girardet; — 11, appartements de la reine Victoria et du prince Albert au château d'Eu; — 12, salon de la reine, par M. Adrien Dauzats; — 13, chambre de la reine, par M. Adrien Dauzats; — 14, chambre de S. A. R. le prince Albert, par M. Nolan; — 15, présentation à la reine Victoria dans la galerie de Guise, par M. Eugène Lami; — 16, pavillon de Montpensier dans le parc du château, par MM. Siméon Fort et François Winterhalter; — 17, chambre de la reine des Français, par MM. Siméon Fort et François Winterhalter; — 18, chambre de S. A. R. madame Adélaïde, par MM. Renoux et François Winterhalter; — 19, promenade au Monhoum et au Tréport, par M. Siméon Fort; — 20, retour par le parc, par M. Siméon Fort; — 21, salon de famille, par M. Eugène Lami; — 22, déjeuner au mont d'Orléans, forêt d'Eu, par M. Siméon Fort; — 23, sortie de la forêt, retour au château, par M. Marillat; — 24, concert dans la galerie de Guise, par M. Eugène Lami; — 25, S. A. R. le prince Albert conduit à la revue du 17^e régiment de carabiniers par LL. AA. RR. le prince de Joinville, les ducs d'Aniane et de Montpensier, par M. Hippolyte Bellange; — 26, galerie du rez-de-chaussée au château d'Eu, par M. Tony Johannot; — 27, chapelle du château d'Eu, par M. Renoux; — 28, église de Saint-Laurent à Eu, par M. Dauzats; — 29, crypte de l'église de Saint-Laurent, tombeaux des comtes d'Eu, par M. Hippolyte Bellange; — 30, relais-poste à l'arbre des princes, forêt d'Eu, par M. Siméon Fort; — 31, déjeuner sous la tente de Sainte-Catherine, forêt d'Eu, par M. Siméon Fort; — 32, escalier du château, par MM. Camille Roqueplan et Eugène Lami; — 33, salle à manger du château, par M. Nolan; — 34, la reine Victoria sort du Tréport dans le canot du roi des Français pour se rendre à bord de son yacht royal, par M. Eugène Isabey; — 35, arrivée à bord du yacht royal, chambre de la reine, par M. François Winterhalter.

La reliure sort de ateliers de Guain; elle est d'une pureté de travail admirable, en peau de maroquin, *carmin brillant*, à gros grains; une multitude de filets de toute largeur, disposés avec goût et élégance, d'après des dessins faits ad hoc, ressemblent à des lames d'or incrustées plutôt qu'imprimées, et forment trois encadrements distincts et parfaitement décorés; au centre se trouvent imprimés en or et en lettres d'argent les armoiries de la reine d'Angleterre, gravées tout différemment des dessins de M. Henri Delacroix. La garde de l'album est doublée en soie noire d'une couleur d'azur d'une fraîcheur charmante. L'oin en forme de livre, doré sur tranche, est en tout semblable au volume même, même son maroquin, mêmes ornements, mais sans dorures, et appliqués à froid; l'intérieur de l'oin en soie noire d'azur et ornée; le tout fermé à clef.

Il faudrait nommer tous les artistes, s'il fallait rendre à

chacun sa part d'éloges pour son travail spécial. Néanmoins, il faut citer les dessins de MM. Bellange, Eugène Lami, Isabey, Roqueplan, Siméon Fort, Marillat, en première ligne. L'Angleterre trouvera sans doute, par ce précieux recueil, que la France tient le sceptre aussi pour la peinture et le dessin comme elle le tient pour tant d'autres sciences. Il est juste de citer particulièrement les armes de la reine d'Angleterre, peintes avec une délicatesse et un fini de détails admirables; ce beau travail de M. Henri Delacroix, qui se donne à la spécialité héraldique d'une manière aussi distinguée, ouvre noblement la belle liste des hommes de talent qui ont illustré si magnifiquement le plus bel album, sans contredit, qui se trouve aujourd'hui dans des mains royales.

D'autres présents plus ou moins précieux sont offerts par le roi à la reine d'Angleterre; on remarque des porcelaines de Sevres, des cristaux, des bijoux; une voiture, un fusil acheté par Garon, ambassadeur de Paris, et offert au prince de Galles; ce fusil, exposé cette année, a été décrit et gravé dans le n^o 70 de *L'Illustration*.

Pour compléter la liste de ces présents royaux par un plaisir qui n'en trouvera, nous l'espérons, de bon goût à la cour de Windsor, on envoie un bâton de sucre de pomme de Ronen d'un grand colosse.

Chronique Musicale.

REOUVERTURE DU THÉÂTRE ITALIEN. — LINDA DI CHAMOUNI. — DÉBIT DE M. TAGLIAFICO ET DE MADAME MANARA. — SÉANCE SOLENNELLE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS. — LES DEUX CANTATES COURONNÉES.

Vraiment, ce n'est pas un mal que cette intermittence du théâtre Italien. L'habitude déprécie les meilleures choses. Par trop onir la sensibilité s'émousse; et il faut du repos après le plaisir comme après le travail. Voyez aussi, lorsqu'on a passé six mois sans entendre chanter, avec quelle joie on voit enfin l'italique italiane reprendre sa place au milieu de ces carrés de papier coloré qui, chaque matin, annoncent au Parisien ses divertissements de la soirée; comme on s'agite, comme on s'empresse, et avec quelle diligence on court s'assurer d'une loge pour la saison musicale qui va commencer!

Nous avons en la satisfaction de constater que le dilettantisme parisien n'a rien perdu de son ardeur. Tout s'est passé cette année comme de coutume. La salle était pleine, le jour de l'ouverture, et chaque amateur était à son poste avant le lever du rideau. A la vérité, *Linda* est un des ouvrages les plus faibles et les plus négligés de M. Donizetti, et il n'y en a aucun qui ait vendu le plaisir à un prix plus élevé. On y achète un petit air très-piquant et deux ou trois morceaux assez agréables par deux heures de réminiscences et de lieux communs, et c'est là un intérêt un peu trop usuraire. Mais qu'importe? On voulait revoir madame Persiani et Mario, et l'on se serait pour cela résigné à deux *Linda*, si M. Vatel l'avait exigé.

Grâce au ciel, il s'est contenté d'une seule, et, dès la troisième représentation, le chef d'œuvre de Bellini, *Norma*, avait remplacé cette malencontreuse partition, si vide et si découlée, et qu'on parvenait difficilement à M. Donizetti, si l'on pouvait oublier qu'il l'a fait aussi *Lucia di Lammermoor*.

Ainsi l'on a déjà revu mesdames Gris, Persiani et Brambilla, MM. Fornasari et Mario. On ne tardera pas sans doute à revoir aussi MM. Ronconi et Lablache. Quant à M. Salvi, il n'y faut pas compter. Son engagement est résilié; il est parti pour la Russie. La Russie possède aujourd'hui madame Viardot-Garcia, mademoiselle Nissen, Rubini, Tamburini et Salvi. Quelle brillante collection d'artistes éminents, sans compter ceux que nous ne connaissons pas! — Il faut observer que Salvi n'est pas à Saint-Petersbourg, mais à Moscou. L'année dernière Saint-Petersbourg seul avait un théâtre italien; cette année, la ville des boyards a voulu rivaliser avec la ville de l'empereur. Noble émulation, qui ne peut que tourner au profit de l'art, et à la gloire de l'empereur lui-même! Il aura avancé, plus qu'on ne pense peut-être, la civilisation de son vaste empire, en y développant l'intelligence et le culte de l'art.

Salvi n'a été remplacé ici par personne, et M. Mario supportera à lui seul tout le poids du répertoire. Il a pris sans doute l'engagement de n'être jamais malade; autrement M. Vatel contracterait de terribles chances, et pourrait tomber en d'étranges embarras. Mario a toujours la voix pure, fraîche et sympathique que vous savez. Madame Persiani a toujours la même finesse, la même grâce, la même habileté souveraine, la même perfection. Mademoiselle Gris n'a rien perdu de son éclat, de sa puissance et de sa force tragique. Leur rentrée s'est opérée, comme toujours, au bruit d'applaudissements frénétiques, et sous une pluie de bouquets.

A côté de ces vétérans du théâtre Italien, deux artistes nouveaux, deux conscrits ont reçu le baptême dramatique. Ce sont M. Tagliafico et madame Manara.

Madame Manara fut longtemps Française et professeur de piano. Depuis son mariage elle est Italienne; ainsi l'a décidé le code civil (art. 19). Devant cette autorité souveraine du code civil, qui pourrait contester à madame Manara le droit d'abandonner la scène italienne? Ce n'est pas nous, assurément. Nous la tenons pour Italienne, et sa voix aussi. Nous regrettons seulement qu'elle ne joigne pas à cette qualité un timbre plus sonore, une articulation plus énergique et plus nette, une exécution plus hardie, plus chalcidre et plus vivement colorée.

M. Tagliafico est jeune. Il a beaucoup plus à acquiescer encore que madame Manara, mais il a pour lui le temps, qui est un puissant auxiliaire. Nous n'avons garde de le juger. M. Vatel veut faire des élèves; c'est une bonne action, et toute bonne action doit avoir sa récompense. Nous aimons à espérer que l'élève de M. Vatel lui fera honneur quelque jour.

Les élèves du Conservatoire ont fait grand honneur, samedi dernier, à cette école illustre, et c'est la première de l'Europe, quoique que puissent dire ses détracteurs. Dans la séance solennelle on lui a distribué les grands prix, on a entendu successivement les deux cantates couronnées. Toutes deux sont écrites d'un style correct, sobre, sévère et simplement élégant; toutes deux brillent par la noblesse du dessin et la pureté de l'harmonie. N'est-ce pas à la réunion de ces qualités que se reconnaît, dans tous les arts, la perfection de l'enseignement? Nous devons donc féliciter M. Halévy des deux artistes nouveaux qui viennent d'entrer dans la carrière sous son patronage.

L'œuvre du jeune Renaud de Willack ateste une science merveilleuse; si l'on pense à l'âge de cet enfant. Il a plus de vivacité d'imagination chez M. Masset, et c'est probablement cet avantage qui lui a fait décerner le premier grand prix. Mais l'un et l'autre ont des qualités éminentes, et les applaudissements de tout l'auditoire ont sanctionné à plusieurs reprises le verdict de l'Académie.

Un dîner de Paris.

Qui ne connaît Gargantua, type des grands mangeurs et des grands buveurs? Sa renommée et son nom bizarre sont encore populaires. Il semble que le peuple, qui souvent mange peu, se complaise dans ces récits de festins gigantesques que le dédommagement de ceux qu'il voudrait faire, et qu'il ne fait pas.

Mais n'en déplaise au vénérable curé de Meudon, et à sa véridique histoire, le menu qu'il nous donne pour le souper de son héros nous paraît une veltte, et passera inaperçu dans cet immense repas que dévore chaque jour cet autre Gargantua couché sur les deux rives de la Seine, et qui se nomme Paris. On ne peut guère se faire une idée de celet effrayante consommation, et nos lecteurs Parisiens seront peut-être curieux de connaître le calcul exact de ce colossal festin dont ils ont pris leur part.

Supposons qu'un soir, lorsque les Parisiens ont fini leur journée, que les uns ont tout mangé, tandis que les autres n'ont peut-être pas mangé du tout, notre Gargantua, assez satisfait en somme de son ordinaire, demande, en prenant son cure dents, à son exact et sage maître d'hôtel, l'administration municipale, à quel lui revient son dîner, — en un mot, qu'il demande son addition. — L'administration s'incline, et lui présente respectueusement la modeste carte ci-dessous :

		Coûtant environ
1 ^o	Pain.....	500,000 kil. 275,000 fr.
	Vin.....	550,000 litres. 250,000
	Bière, cidre, etc.....	40,000 litres. 45,000
	Eau pour la cuisine et la boisson.....	4,510,000 litres. 6,500
2 ^o	Hors-d'œuvre de charcuterie.....	5,200 kil. 8,000
	Pâtes, terrines, cerevises.....	1,000 kil. 5,000
	Huitres.....	230,000..... 4,500
	Oeufs.....	17,500..... 17,500
3 ^o	Beurre.....	41,000..... 41,000
	Bœuf et vache.....	298,000 kil. 250,000
	Veau.....	17,000 kil. 19,000
	Mouton.....	28,000 kil. 55,000
4 ^o	Porc.....	22,000 kil. 55,000
	Volaille et gibier.....	25,000..... 25,000
	Poisson d'eau douce.....	2,000..... 2,000
	Poisson de mer.....	16,000..... 16,000
5 ^o	Légumes verts et secs.....	200,000..... 200,000
	Entrées, pâtisserie fine et commune.....	50,000..... 50,000
	Fromage.....	1,000..... 1,000
	Fruits et conserves.....	42,000..... 42,000
6 ^o	Eau-de-vie, liqueurs, etc.....	50,000..... 50,000
An total.....		1,268,500

Voilà donc le repas quotidien de Paris! Près de 1,500,000 fr. par jour! et près d'un demi-milliard par an. — Se suppose qu'à la vue de ce chiffre formidable, qui s'embrasse pas cependant tout ce qu'il a devoré, le Gargantua se frotte la tête et se demande s'il est possible de consommer et de dépenser autant, pour que la majeure partie de ses habitants fasse après tout si maigre chère? Car cela est, en moyenne, la nourriture des Parisiens à 25 sous par tête et par jour! c'est peu.

Aussi, bien que le total soit monstrueux, cependant il est relatif-à-dessous qu'en dessus de la vérité. Il est pris dans les relevés officiels des déclarations faites pour la perception des droits, et nécessairement ces déclarations sont toujours trop faibles. Il se consomme une foule de denrées qui, soit par fraude, soit autrement, évitent l'impôt. Voilà, au reste, quelles sont les principales consommations annuelles, d'après les documents authentiques émanant de l'octroi, des abattoirs, des entrepôts et marchés, du poids public, etc.

En ce qui concerne le pain, nous avons donné dans notre numéro du 21 septembre dernier, un aperçu général sur lequel nous ne reviendrons pas aujourd'hui. La consommation du vin et des liqueurs fermentées a donné en 1845, d'après les relevés de l'octroi, les totaux suivants :

Vin en cercles.....	1,012,110 hect. 50 l.
Vin en bouteilles.....	9,015..... 51
1,021,125..... 01	
Alcool et liqueurs.....	49,279..... 65
Bière.....	419,678..... 78
Cidre.....	14,552..... 45
1,204,415..... 99	

Environ 1 hectolitre 20 litres par habitant.

Ce total est évidemment trop faible. Sans parler de la fraude,

la falsification élève considérablement la consommation. En 1789, d'après les évaluations de Lavoisier, elle montait à 685,295 hect. pour 600,000 habitants seulement. En 1800 la consommation fut de 1,015,211 hect.; en 1804 elle fut de 1,118,994, et en 1817 elle était tombée à 417,000 hect. En 1825 elle remonta à 1,016,445; en 1851 elle retombait à 776,784. — Or, bien que la population soit considérablement augmentée, le chiffre de la consommation, en 1845, est inférieur à celui de 1804; la falsification intervient pour combler la différence.

Après le vin, occupons-nous de l'eau. Elle s'est vendue aux fontaines marchandes, en 1845, 4,748,881 hectol. d'eau de Seine. Mais cette quantité présente une singulière circonstance. Les mois où l'on en consomme le plus sont : janvier, mois des gelées, et mars, époque des pluies et giboulées! Ceux où l'on en consomme le moins, sont juin, juillet, août, les mois des chaleurs ! explique qui voudra cette bizarre anomalie.

Reste la viande. Paris a dévoré, en 1845, 74,106 bœufs, 17,445 vaches, 72,028 veaux, 447,452 moutons, 80,950 porcs. — Plus, 5,019,716 kilog. de viande péchée; 1,701,156 kilog. d'abats et issues; 1,169,820 kil. de charcuterie; 555,672 kil. de pâtes, terrines, écrousses, etc.

Mais il ne faut pas croire que la consommation soit uniforme. Le mois le plus fustelé pour les espèces bovine, ovine, etc., c'est janvier, mois des fêtes de famille et des festins des rois. Ensuite, qui l'eût dit ? C'est le mois de carême, c'est mars qui consomme le plus ; que nous tenons nos bons ajeux qui fermaient impitoyablement les yeux des bouchers pendant cette triste saison ! Celui qui consomme le moins c'est septembre, mois des vacances et des absences ; puis, juillet et août, mois des chaleurs. En voici la comparaison :

Janvier.....	7,165 bœufs,	1,629 vaches,	5,069 veaux,	42,885 mout.
Mars.....	6,945	1,445	6,490	58,422
Septembre.....	5,256	1,415	6,912	56,224

Voici en outre le total des menus comestibles qui a dévorés le Gargantua parisien en 1845. D'abord, 1,211,687 fr. 15 c. d'huîtres; 5,919,776 fr. 11 c. de beurre; 6,219,177 fr. 11 c. d'œufs; 8,914,945 fr. 35 c. de volaille; 5,827,750 fr. 75 c. de poisson de mer; 694,965 fr. 70 c. de poisson d'eau douce, etc. Et enfin, 1,419,398 fr... de fromage!

Histoire de la Semaine.

La semaine a été marquée par un de ces actes anarchois dont nous sommes disposés à applaudir les auteurs bien placés de tous les partis, une amnistie. Le ministère de M. Molé avait présenté à la signature du roi une ordonnance qui n'excluait que les condamnés politiques qui s'étaient soustraits par la fuite à l'action de la justice; du reste, la mesure était générale. Le ministère actuel, à cette exception d'une catégorie, a substitué des exceptions individuelles; parmi les prisonniers continués dans un même procès et pour une même affaire, les gendres s'ouvre pour quelques-uns, demeure fermé sur quelques autres. Espérons que l'on reconnaîtra bientôt que la mesure est incomplète, et que l'on ne s'arrêtera pas dans une voie où il ne faut jamais être devancé par l'opinion publique. Attendre pour une telle résolution que l'opinion se soit prononcée, c'est en perdre en partie le mérite; c'est renoncer à la plus honorable initiative. Quelque occasion se présentera prochainement, espérons-le, de compléter ce qui vient d'être commencé, et la clemence royale la saisira.

Ce sont les victoires de nos armées de terre et de mer qui ont fourni l'occasion qui vient d'être mise à profit. Pour nos braves soldats, c'est déjà une première et douce récompense, que d'avoir, par leurs succès, ouvert la porte des prisons à des hommes que leurs passions politiques ont pu exposer aux coups de la loi, mais qui, sans nul doute, au jour du danger commun, ne connaîtront plus qu'un drapeau, le drapeau national, et qu'un ennemi, l'étranger. Des promotions de grades, des nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur sont venues acquiescer également en partie à cette reconnaissance publique. Les noms de Bédouin et de Cavaignac se sont trouvés en tête de la liste d'admission, et le public, dont la sympathie est acquise à ces noms, a applaudi à ces récompenses comme il avait applaudi aux faits d'armes qui les ont d'avance si bien justifiés.

L'attaque des tribus insoumises contre nos alliés et nos troupes de Dellys ne parait pas devoir amener une collision bien grave. Au moment où les renforts d'Alger sont arrivés, ils ont appris que les camps de Ben-Salem et de Ben-Akmed, qui menaçaient la ville, s'étaient dispersés devant les Goums et le Makhzen qui avaient marché aussitôt à la nouvelle de l'insurrection. Le 25 septembre un engagement a eu lieu entre les Goums et Ben-Salem. Le khal des Hadjoutes, notre allié, a été tué, et Ben-Salem a perdu beaucoup de monde. — L'abnégation, l'infatigable activité de nos troupes, ne sauraient être mieux louées qu'elles ne l'ont été dans une proclamation adressée la veille de la bataille d'Isli par Muley-Mohammed à ses troupes. Après leur avoir reproché leur feu de ferveur à l'égard de Ben-Dien, « Voyez, ajouta-t-il, voyez les chrétiens (cette Dieu des confondus) ils couchent toute l'année sur la terre dure, à peine abrités par de mauvaises tentes; ils veillent nuit et jour, ils ne craignent ni le froid ni le chaud, ils boivent l'eau la plus mauvaise, ils n'ont pour nourriture que ce qu'ils tirent à grand-peine d'un trou, et cependant ils ne combattent pas comme vous pour la religion, ils ne sont pas soutenus par l'espérance des récompenses célestes qui sont l'apanage des seuls et vrais musulmans ! » Ce fils de l'empereur attendait des renforts d'infanterie auxquels la détermination bien entendue du maréchal Bugeaud n'a pas permis d'arriver à temps pour prendre part à la bataille. Ces contingents berbères avaient été convoqués pour le 15 août; afin de les attirer au combat, on leur avait promis le pillage des

chrétiens, la prise de Tlemcen, celle d'Oran, d'Alger, de Constantine et même de Tunis! Les Kabyles s'étaient donc mis en marche au nombre de 10,000 hommes environ dans toutes les directions, alléchés par l'appât du butin. Quand ils rencontrèrent l'armée marocaine fixant en désordre, ils se dirent que puisqu'on ne pouvait piller le chrétien vainqueur, il fallait au moins piller le musulman vaincu; d'ailleurs leurs fusils étaient chargés, et les Kabyles ont pour principe que quand le fusil est chargé, il faut le tirer, n'importe sur qui. Ils tirèrent donc sur les Marocains et les tuèrent sans pitié, et plus ni moins que s'ils eussent été juifs ou chrétiens. On s'occupa d'abord à l'Oued-Nonn, tout le Maroc est en révolte. Les habitants des villes, le parti conservateur du Maroc, se rallient bien autour de l'empereur; mais les classes inférieures, les habitants des campagnes, la population berbère, sont dans un état d'irritation dont il est impossible de prévoir le terme et les résultats.

Des troubles que les feuilles de Malte et d'autres journaux anglais présentent comme graves, ce à quoi ne faut peut-être pas ajouter foi sans examen, auraient, à les en croire, éclaté dans la régence de Tunis. Un chef révolutionnaire, parent de l'ancien bey de Constantine, auquel il devait succéder dans le commandement de cette province, a été décapité dernièrement. Il avait, dit-on, soulevé la montagne. Ahmed-Bey avait envoyé beaucoup de troupes contre les insurgés pour les punir, mais elles ne pouvaient, disent les mêmes journaux, y parvenir, parce que les montagnards se réfugiaient avec leurs chevaux dans les possessions françaises, non pas toutefois sans opposer préalablement à la résistance telle que, dans une seule affaire, trois cents soldats du bey arabes eurent tués.

On avait été frappé, à la lecture de la dépêche si concise que le gouvernement a publiée sur l'engagement de nos troupes d'occupation avec les Taliens, de ce fait que, tandis que nous avions compté cinquante-deux blessés, nos alliés nous en ont deux hommes tués et précisément deux officiers. Des lettres publiées cette semaine sont venues remplir tristement les lacunes de la dépêche. A en croire deux correspondants du *Times*, nos pertes auraient été énormes. Ce qui paraît trop vrai, c'est qu'elles ont été beaucoup plus cruelles que la première communication du ministère à ses journaux ne l'avait dit. Le *Journal des Débats* a donné d'après une lettre de Valparaiso, du 1^{er} juin, les détails suivants sur le combat du 18 avril : « Les Taliens, réunis à douze milles de la ville occupée par nos troupes, y avaient construit des redoutes armées de sept canons, et défendues par la partie la plus brave de la population; cinq cents Français débarquèrent en face de ces ouvrages, qui ont résisté trois grandes heures à l'assaut le plus acharné. Enfin les matelots, exaspérés par la chute d'une cinquantaine des leurs, de deux officiers tués et de deux élèves laissés pour tels, s'élançèrent à l'arme blanche avec une fureur irrésistible. L'un compta dans les redoutes, lorsque furent pressés, cent soixante-dix cadavres de Taliens et deux Anglais déserteurs qui s'étaient joints à eux. Les naturels sont dispersés et altérés par une défaite aussi complète. Notre perte a été de cinquante-deux hommes morts et restés sur le coup. L'un des élèves (Colandre) a reçu une balle dans le bras, l'autre (Debris) a la cuisse cassée et deux balles dans les chairs du bras et de la poitrine. » Une autre lettre, qui confirme les mêmes détails, ajoute que les plans de retranchements élevés par les rebelles avaient été fournis par des officiers anglais, et que le rapport de M. le commandant Bruat, regn par le ministère, fait officiellement mention de cette circonstance.

Le silence gardé par l'administration en présence de la vive et naturelle anxiété des familles de nos marins de l'océan Pacifique doit, au dire de plusieurs journaux, s'expliquer par l'embaras qu'on aurait éprouvé à faire bonne mine à la reine d'Angleterre après les légitimes griefs que ces événements donnent à la France contre son gouvernement. Nous déplorons ce silence peu explicable; quant à son interprétation, nous laissons le choix à nos lecteurs de l'adopter ou d'y en substituer une autre. Quoi qu'il en soit, le roi, qui est entré dans sa soixante-douzième année le 6 de ce mois, s'est, comme nous l'avons dit plus haut, embarqué le 7 au *Tre-pont* pour Portsmouth. Nous n'avons rien à ajouter aux détails qui ont été donnés sur l'embarquement et sur les préparatifs de la réception de l'autre côté du détroit, mais nous devons dire qu'il a été annoncé par plusieurs feuilles que le roi avait pu être aux éventualités de son absence en visitant, par une ordonnance qui ne serait promulguée que si besoin était, M. le duc de Nemours de la lieutenance générale du royaume. On a débattu la constitutionnalité ou l'inconstitutionnalité de cette mesure. Il est peut-être fallu attendre qu'elle soit, pour dire ce qu'elle est.

Le nouveau gouverneur général des Indes, sir Henry Hardinge, est arrivé le 25 juillet à Calcutta, à bord de l'*Himalayan*. Débarqué à huit heures, il a immédiatement prêté serment devant le grand conseil et pris possession du palais du gouvernement. Lord Ellenborough, qui n'a quitté Calcutta que le 1^{er} août, a pu ainsi assister à l'installation du haut fonctionnaire qui vient lui succéder dans cette quasi-royauté, dans ce palais princier et dans ce traitement de près d'un million! Les amis du gouvernement d'icelle avaient essayé de lui donner quelque témoignage pécuniaire d'estime et de respect, mais ils avaient complètement échoué. Tous leurs efforts n'avaient abouti qu'à un dîner offert par deux cents officiers de l'armée et à une souscription de 1,500 livres sterling (37,500 francs) pour lui offrir en cadeau une pièce d'orfèvrerie. Le chiffre des souscripteurs ne se comptait pas. Le même journal ajoute que de modestes employés ont quitté l'Inde emportant avec eux des témoignages bien autrement magnifiques de la sympathie publique. — Peu gâtés par son prédécesseur, les administrés de lord Hardinge lui savaient déjà été, après quinze jours seulement de séjour dans son gouvernement, de n'avoir cherché aucune occasion de leur déplaire.

Lord Ellenborough, qui passait pour avoir un besoin immo-déré de faire parler de lui, n'avait pas été deux semaines à Calcutta sans s'y être rendu la fable de tout le monde. Lord Hardinge, militaire distingué, qui a largement payé sa dette à son pays sur les champs de bataille et qui a fait preuve de capacité administrative au ministère de la guerre, à la tête d'un tel on a été le prendre pour l'étrier gouverneur général, lord Hardinge devra travailler, avant tout, à mettre un terme aux révoltes qui sont toujours à l'ordre du jour parmi les tribus. Sir lord Ellenborough, qui réclame toute l'énergie qu'on lui attribue, a lord Hardinge et tout l'esprit de son oncle, qu'on lui connaît. Les dernières nouvelles de la Chine sont du 18 juin. Le 10 juin, le bateau à vapeur *Prosperine* avait quitté Hong-Kong se rendant au Boyne; il avait à bord sir H. Pottinger et M. Davis, nouveau gouverneur de Hong-Kong, qui doivent prendre des arrangements avec le commissaire impérial Keying. Ce dernier a tenu de la manière la plus cordiale sir H. Pottinger, qu'il a embrassé affectueusement, et M. Davis lui a été présenté. Le nouveau gouverneur a conversé facilement avec le commissaire chinois, sans avoir besoin d'interprète. Un repas a eu lieu, des toasts ont été portés à la reine, à l'empereur, à sir Henry, à M. Davis. Le lendemain, sir H. Pottinger et sa suite sont repartis pour Hong-Kong. L'arrivée d'un vaisseau de guerre français à Shanghai a produit une grande sensation. La stagnation des affaires commerciales, au dire des journaux anglais, tient à l'opinion accréditée des populations du nord que les escadres française et américaine viennent les attaquer. L'alarme est si grande que beaucoup de familles riches ont déjà quitté Chusan et de Ningpo. Beaucoup d'habitants font passer en des endroits plus sûrs ce qu'ils ont de plus précieux.

Au mois de mai dernier, le bruit a été répandu à Ispahan que le roi de Perse venait de mourir à Teheran. Le jour de la mise en circulation de cette nouvelle, toute la ville ainsi que les villages environnants ont été jectés pendant plusieurs heures dans un état de soulevement partagé par tous les habitants. Plus de commerce, et les bazars étaient fermés. Vers la fin du jour, le gouverneur de la place, Mohammed, réussit, après beaucoup de difficultés, à rétablir l'ordre, et envoya un courrier à Teheran pour s'assurer de la vérité de la nouvelle. Le courrier, à son retour, annonça que le bruit était tout à fait faux. Quand le roi ou pu connaître les auteurs de sa mort supposée, il leur a imposé une amende de 14,000 tomans, prix des draps mortuaires, ornements, etc., etc., employés aux funérailles des princes du sang. Ensuite Sa Majesté a convoqué les ministres en séance extraordinaire, ainsi que ses parents et amis, a monté les marches de son trône, a fait un long discours, et a fini par abdiquer en faveur de son fils, sur la tête duquel il a placé lui-même la couronne de Perse.

Le *Journal du Commerce* de New-York ne laisse aucun doute sur une nouvelle invasion de l'Angleterre. « Le gouvernement anglais, dit-il, a définitivement pris possession du royaume de Mosquito, sur le continent américain. Les pavillons anglais a été arboré le 6 juillet à Blexfield, résidence de la diplomatie anglaise, et il a été salué par l'artillerie et les *hearra* du peuple. M. Walker, autrefois secrétaire colonial et premier juge des Honduras, est un des commissaires nommés par ordonnance du défunt roi pour gouverner le royaume durant la minorité du jeune roi. La partie du nord du pays est confiée à l'amiral Lowrie, naturel; la partie du centre à M. James S. Bell, Ecossais; le sud au capitaine Shepard, Anglais. On ira sans peut prendre le roi à Belize, pour le couronner en présence du gouverneur des établissements anglais et des chefs du royaume. La Grande-Bretagne attache une grande importance à cette partie du continent américain. Elle est saine, fertile, et l'on y trouve les ports les plus larges du monde. Celui de Cheriqui Lopez peut contenir mille vaisseaux de ligne à l'ancre. Mosquito contient dix neuf grandes rivières, dont la plupart sont navigables à cent milles de la mer. Le port Saint-Jean-de-Nicaragua fait partie de ce pays. Mosquito fournira aux Anglais des provisions abondantes et une sûre retraite, un dock pour leur flotte des Indes. Dans le cas d'une guerre entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, cette possession pourrait faire beaucoup de tort aux Américains. M. Bell, le commandant en chef, qui porte aussi la titre de shérif, a publié une proclamation qui régularise le commerce avec ce royaume à partir du 51 août 1843, particulièrement pour la pêche de la tortue sur la côte. L'importance de ce territoire s'accroît encore par l'achèvement du canal de Panama à l'isthme de Darien. »

Pendant que le gouvernement hésite ici à faire appel aux souscriptions individuelles pour remplir l'emprunt dont il a besoin, la conversion du 5 pour cent hollandais marche, à La Haye, par ce moyen, avec un sacré degré d'attention. En tout il y avait à convertir pour une somme de 300 000 000 florins. Sur cette somme il a été remboursé pour 56 060 900 fl. D'un autre côté, il a été converti en 4 pour cent pour 130 928 600 fl. : en tout pour 186 989 500 fl. De sorte qu'il reste encore à convertir ou à rembourser pour 215 261 700 fl.

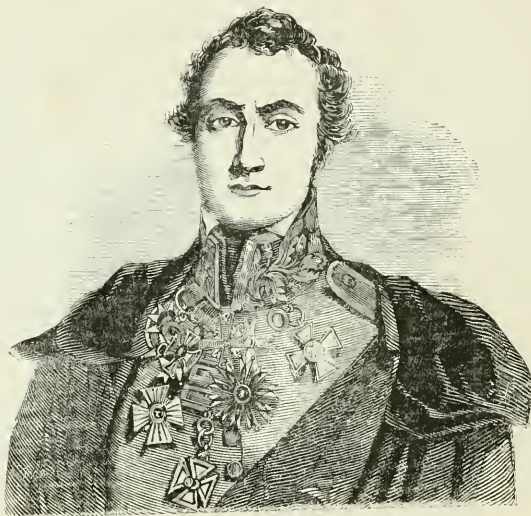
Déjà, on le sait, un arrêté royal a déterminé qu'une nouvelle série de 25 000 000 de florins sera appelée par la voie du sort au remboursement ou à la conversion. En somme, la conversion est déjà opérée pour près de moitié, et nul doute que le gouvernement hollandais, avec les moyens dont il dispose, ne réussisse également pour l'autre moitié. L'opinion générale est qu'à moins d'un événement extraordinaire, on peut dès à présent considérer l'opération comme achevée.

— On lit dans la *Gazette de Cologne*, sous la rubrique de Berlin, 26 septembre : « Hier le jugement rendu contre Tschsché par le tribunal de première instance lui a été signifié. Tschsché est condamné à la peine de mort. Il a entendu la lecture de cette condamnation avec le même calme qu'il a montré jusqu'à ce jour dans sa prison. Il a dit qu'il n'avait pas besoin d'entendre le préambule et les explications, attendu qu'il était juriconsulte, et il a chargé son avocat de le défendre en seconde instance, disant qu'il savait bien que, s'il voulait renoncer à la faculté d'interjeter appel, l'appel aurait lieu d'office. Il est faux que Tschsché ait dit qu'il renvoyait le roi à la lecture du chapitre 22 de Jérémie. Le journal qui a imaginé cette nouvelle s'est moqué de ses lecteurs, mais il a atteint son but, car tout le monde a ouvert la Bible pour voir ce que contenait le chapitre 22 de Jérémie. Il n'est pas vrai non plus que le condamné doive être conduit au lieu de l'exécution en chemise, et que le poing doive lui être coupé. » D'un autre côté, la *Nouvelle Gazette de Hambourg* annonce que Tschsché sera transféré dans une colonie pénitentiaire, et que le gouvernement anglais a consenti à se charger de ce criminel.



(Gipays des présidences de Bombay, Madras et Bengale.)

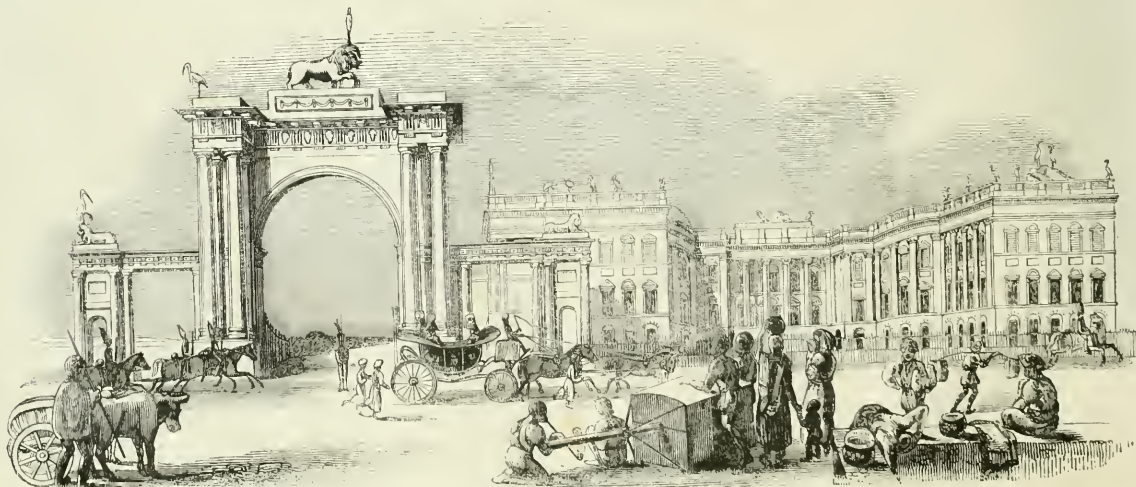
En attendant que le courrier de Stockholm nous apporte des détails et des dessins du couronnement, qui doit avoir en lieu le 28 du mois dernier, il nous fournit des renseignements sur le projet de réforme de la constitution qu'a formé la commission dont nous avons précédemment parlé. Il a été accueilli de la manière la plus favorable; les opinions ne se sont divisées que relativement à l'organisation des chambres. On a, en conséquence, décidé qu'une nouvelle discussion aurait lieu. Voici les dispositions du projet concernant les droits électoraux : « Pour être électeur, il faut avoir vingt-cinq ans (au lieu de vingt et un, comme dans l'ancien projet), 5,000 rixdalers en biens fonds donnent une voix, et 10,000 rixdalers dix voix. Les ouvriers auront une voix sur



Sir Haridge, nouveau gouverneur général de l'Inde.

600 rixdalers de revenus, et sur 20,000 rixdalers, dix voix au lieu de six. Les élections se feront d'une manière indirecte. On nommera d'abord les électeurs, et ceux-ci, ayant tous un droit égal, nommeront les représentants. Les membres de la chambre des Anciens seront nommés par la première. Elle se composera de 75 membres, qui pourront siéger pendant cinq sessions. Pour être membre de cette chambre, il faut avoir trente-cinq ans. La première chambre se composera de 150 membres. Les électeurs sont éligibles. » Les États ont décidé qu'à l'avenir la diète serait convoquée tous les trois ans, au lieu de l'être tous les cinq ans. La noblesse a adopté ce changement à une majorité de 106 voix contre 70, et le clergé à une majorité de 24 voix contre 21. Les bourgeois et les paysans ont voté la proposition à l'unanimité.

Stockholm a vu mourir un courtisan d'une espèce bien rare, le comte Magnus de Brahe. Intimement lié avec le roi Charles-Jean, il n'a pu lui survivre et a succombé à sa douleur à l'âge de 54 ans. En 1810, le défunt roi de Suède, alors prince royal, trouva Brahe lieutenant dans les gardes à cheval, en fit son aide de camp, l'investit de toute sa confiance, l'eut à ses côtés durant la guerre, l'avait depuis successivement élevé aux plus hautes dignités de l'armée et de la cour, et pendant trente-quatre ans il avait déposé ses pensées les plus intimes dans le sein de ce fidèle ami. Durant les quarante-deux jours de la maladie qui, le 8 mars, termina la vie du roi, Brahe n'avait pas quitté son chevet, et avait vécu d'eau coupée de lait. On l'exhortait sans cesse à se nourrir, mais le chagrin lui en ôta la faculté. Après la mort du roi, il trouva néanmoins, dans son sentiment du devoir, la force de vaquer à toutes ses nombreuses et importantes fonctions. Dès lors ce favori, qui avait eu ses ennemis, ne parut plus en public qu'entouré de témoignages de sympathie et d'admiration. Depuis les obsèques, il languissait, et ne sortait que pour aller journellement passer plusieurs heures dans le caveau de la tombe royale. Le 20 juillet, jour de l'ouverture de la diète, il put encore officier comme grand maréchal de la cour, mais cet effort fut le dernier, et le 16 septembre il s'est éteint sans agonie. Né avec une grande fortune, il est mort presque sans patrimoine. Le roi a témoigné à sa famille les plus touchants regrets, et a assisté avec ses deux fils à ses obsèques. Il a de plus prescrit un deuil de huit jours à la division militaire que commandait le dé-



Palais du gouvernement général de l'Inde, à Calcutta.

font un deuil de quinze jours à l'école militaire qu'il dirigeait. « L'histoire, dit la *Gazette Officielle* de Stockholm, a conservé la mémoire d'un autre Bralé (l'un des aïeux du général), lequel n'a pu survivre à son souverain. Ainsi expira de douleur, le 5 mars 1655, quatre mois après la mort du grand Gustave-Adolphe, son garde des sceaux, Magnus Bralé. »

On écrit de Turin : « Le traité de commerce conclu entre la France et notre gouvernement, quoiqu'il ait été ratifié, pourrait bien ne pas être exécuté. Notre cour s'est plainte d'abord de ce que l'on avait diminué de deux années la durée du traité; maintenant elle fait valoir un nouveau grief. Aux termes du traité du mois d'août 1812, les fruits importés de la Sardaigne en France doivent obtenir, une notable diminution de droits de douanes. La principauté de Monaco, qui importe pour 200,000 fr. par an d'oranges et de citrons en France, a proposé au cabinet des Tuileries d'admettre dans ses ports les navires français francs de tous droits de tonnage et autres, sous la condition qu'elle jouirait des mêmes avantages que la Sardaigne. Cette proposition a été agréée par le gouvernement français. Notre cabinet prétend que cet arrangement est préjudiciable aux intérêts du commerce du Piémont. Des notes ont été échangées entre les deux cabinets, et le notre menace de considérer le traité comme non avenu si le traité fait avec Monaco n'est pas rompu. »

On vient d'inaugurer, le 28 du mois dernier, le monument que les habitants de Rolle, dans le canton de Vaud, ont fait ériger en l'honneur du général La Harpe, qui était né à Rolle en 1734. Les gouvernements de divers cantons de la Suisse, et notamment ceux de Vaud, de Genève, d'Argovie, de Zurich, de Berne et de Lucerne, se sont fait représenter, par des députations, à cette solennité, qui a été tout à fait digne du grand citoyen à la mémoire duquel elle était consacrée.

Une fête moins solennelle, mais dont l'idée a été inspirée par des sentiments également nobles, a eu lieu dimanche dernier à Morsang-sur-Seine. Cette commune a une caisse municipale dont la situation ne lui eût permis de longtemps de faire face aux frais d'installation d'une école; mais elle a le bonheur de posséder parmi ses administrés cette sobrette spirituelle que nous avons applaudie à la Comédie-Française, mademoiselle Dupont, qui a pris une retraite si prématurée. Cette artiste, dont le cœur a autant de généro-



Mademoiselle Dupont, rôle de Dorine, dans *le Tartuffe*, d'après la statquette de M. Guérard (lis.)

sité que son talent a de franchise, a immédiatement organisé, au profit de l'école municipale, une représentation à laquelle ont voulu s'associer ses anciens camarades. *Le Roman d'une heure*, une scène du *Marriage de Raison*, une scène d'*Iphigénie en Aulide*, un acte du *Tartuffe*, joués par l'ordonnatrice de la fête, par mademoiselle Rachel, par mademoiselle Anais, par mademoiselle Jenny Vertpré, un air de *L'ambassadeur* chanté par madame Damoreau, une fantaisie sur l'air de la *Lucia* exécutée par Artot, ont attiré la foule parisienne, enlevé les applaudissements, et rempli la caisse. Morsang-sur-Seine bénira longtemps ces généreux artistes.

Le brick de guerre *l'Euryale*, qui vient d'entrer à Port-Louis (Morbihan) venant de Santo-Domingo, a perdu son capitaine dans la traversée. Il se serait jeté on serait tombé à la mer, pendant une nuit, sans qu'on s'en fût aperçu. — La *Gazette officielle* de Suède rend compte d'épouvantables sinistres causés par des inondations qui ont entraîné des villages entiers. Environ cinq cents personnes ont péri dans ces désastres. — Le 12 mai il y a eu un tremblement de terre à Ispahan, qui a détruit plusieurs beaux édifices, parmi lesquels la célèbre mosquée de Ismaïh s'est en grande partie abîmée. Le choc a été si violent, qu'on l'a ressenti à Julpha, à douze milles de distance. — Un événement désastreux est arrivé à sept milles de Durham, dans la mine de charbon d'Ilanwell. Quatre-vingt-quinze personnes ont péri par l'explosion du gaz; il n'est sorti de la fosse que quatre ouvriers vivants, lesquels ne doivent leur salut qu'à l'interposition de quelques wagons qui les ont préservés du choc direct de l'explosion. — Un train de marchandises a été ébranlé en plein jour, sur le chemin de fer de Rouen, un accident qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses. Cinq wagons remplis, les uns de ballots de coton filé et en rame, les autres de café se sont subitement enflammés et ont dû être abandonnés sur la voie, où ils ont été entièrement consumés. On a pu les détacher à temps du reste du convoi, qui a continué sa route. Ce sinistre est attribué à des étincelles du coke alimentant la locomotive.

M. Lenain, membre de la convention nationale et conseiller à la cour de cassation, jusqu'en 1814, est mort âgé de quatre-vingt-sept ans. — M. Paul Baudet, député d'une des précédentes législatures, est mort à l'âge de quarante-cinq ans dans le département de Tarn-et-Garonne, qu'il avait représenté. — Le général Sézanville, ancien aide de camp du maréchal Bessières, a également terminé sa carrière.



(Représentation théâtrale donnée par mademoiselle Dupont au profit de l'école de Morsang-sur-Seine.)

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RECIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.
(Voir tome III, pages 249, 265, 509, 525, 583, et tome IV, pages 21 et 53.)

CHAPITRE XIV.

LA PRISON. — HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT DE PARIS.

(SUITE.)

« Huit jours se passèrent sans que j'eusse occasion de rencontrer mademoiselle Louise; enfin elle descendit au salon comme j'y étais, et, poussé par je ne sais quel secret instinct qui nous mène toujours à notre mal, je pris la liberté d'adresser à la jeune musicienne quelques compliments sur sa voix, « que j'avais en l'avantage d'entendre... sans qu'elle s'en doutât. » Elle me remercia froidement, et, deux minutes après, je la vis remonter à sa chambre. — Chose étrange! lorsqu'elle leva sur moi ses deux grands yeux noirs graves et profonds, je crus ressentir la même émotion de tristesse sérieuse que j'avais éprouvée déjà en écoutant sa musique nocturne, et pour la première fois, auprès d'une femme, le par-



La tante de Louise.

fum de l'honnêteté pénétra mes sens et mon cœur de liberté.
« Mais tout de suite j'appelai à moi le mépris que j'avais

dés longtemps, comme il convenait à un homme consommé dans les choses de la vie, voué à toutes les femmes en général, et aux femmes que l'on dit honnêtes en particulier.
« — Bête, va! me dis-je avec dédain; et je me retournai vers mon ami Cochut, qui contait ainsi à la vénérable tante:
« — Oui, madame, quand j'étais en Norvège... je vous apprendrai d'abord que les dames norwégiennes ont les cheveux froids comme la glace, et que leurs amants ne s'avisent jamais de toucher à leurs belles boucles, de peur d'attraper aux doigts des engelures... de douaniers...
« Ici il éternua.
« Cette sottise bouffonnerie me troubla; je ne sais pourquoi les cheveux noirs de mademoiselle Louise, luisant sur ses tempes, me semblaient être glacés comme ceux des Norwégiennes de mon ami Cochut, et je crois qu'à ce moment, l'enseigne-pu, j'aurais craint de les toucher de la main. — Cette femme me causait un étonnement dont j'étais dépité; Lovelace émérite, j'avais la superbe de penser que je savais le dernier mot de la femme.
« C'est un accès de vanité et de sottise mêlées qui prend d'ordinaire chaque jeune homme après sa première bonne fortune.
« Cependant, à examiner de plus près le sentiment que la grande demoiselle faisait naître en moi, je reconnus que si j'avais vers elle un attrait de curiosité, je ne sais quel instinct de peur me repoussait; ses yeux me plaisaient et en même

temps me causaient une sorte de crainte; ce qui me révolta contre elle et contre moi-même.

« Voici une hométiée, me dis-je, que je veux mettre à l'épreuve.

« J'avais pour principe qu'une déclaration a d'autant plus d'effet qu'elle est plus brusque, d'autant plus de chances de réussite qu'elle est plus impétive; je montai donc dans ma chambre, et d'un trait j'écrivis une longue lettre de sentiment, bien banale, bien fade, mais dont le sens ne laissait pas d'être très-explicite sous les périphrases doucereuses du style; puis, sans la relire, je la pliai et la plaçai dans un cahier de musique que mademoiselle Louise avait oublié au salon.

« Je confesse qu'après ce beau coup, je me trouvais sot, et que je me posai avec ennui ce fâcheux dilemme : de deux choses l'une, elle répondra ou elle ne répondra pas. Si elle répond, me voici engagé dans une liaison funèbre et larvante, à en juger par la mine sévère de la demoiselle; si elle ne répond pas, ma dignité se trouve compromise auprès d'une femme *schéhé*! — J'eus la tentation d'aller reprendre ma lettre, mais je ne voulus pas, à mes propres yeux, me désavouer, et je résistai à mon envie.

« Le soir même, un garçon vint de la part de mademoiselle Louise une bonne lettre, et elle me demanda : « J'avais redouté que tu n'aurais pas prévu ce tiers-parti, et si j'aurais redouté une réponse écrite, j'étais bien autrement embarrassé par la réponse verbale dont je me voyais menacé. Je compris alors, par ce qui se passait au dedans de moi, que j'avais mal fait en écrivant cette lettre.

« — Que va-t-elle me dire? Quelle mine vais-je avoir en entrant chez elle?

« J'étais déjà tout près de sa porte que je me posais encore ces deux questions, insolubles avant l'événement.

« Mademoiselle Louise était debout, adossée contre la cheminée, les yeux tournés vers la porte; sa tante, assise vis-à-vis d'elle, ne pouvait me voir entrer, et je ne fis aperçu d'abord que par la nièce, qui, d'un regard, me retint sur le seuil.

« — Ma chère enfant, lui disait la vieille dame, pourquoi refuser notre voisin? Il n'a dit plusieurs fois qu'il t'aimait beaucoup; c'est un marcadin, il a une bonne boutique, et il sera écrit dans le contrat que ton mari te laisse toute la journée pour faire de la musique à ton aise.

« — Ma tante, répondit mademoiselle Louise d'une voix simple et très-douce que je ne lui connaissais point encore, vous savez tous mes secrets mieux que moi, je ne vous ai point caché que j'aimais...

« — Tu vas encore me parler de ton musicien?

« — Oui, ma tante, toujours de lui, car c'est lui que j'aime; il n'a rien, mais je lui ai promis d'attendre qu'il soit riche; ma parole est donnée et je ne la reprendrai pas, car plus je vais, plus je suis heureuse de l'avoir engagé.

« Elle me regardait fixement en disant ces mots, et j'éprouvais un vil sentiment de dépit, pour n'avoir pas su prévoir ce diable de musicien, l'ami indispensible d'une élève du Conservatoire. Cette contrainte ne m'empêchait pas d'ailleurs de songer à la leçon amiable que je recevais sur le seuil de la porte; j'allais me retirer sans bruit, comme j'étais venu, mais le regard de mademoiselle Louise me sembla si dur et si hautain, qu'au lieu de reculer je fis deux pas en avant. Pourquoi? je n'en suis rien. Et qu'attendais-je encore, après la découverte que je venais de faire de l'heureux musicien? Je ne puis le dire. Louise me bravait, et je restais pour la braver à mon tour.

« — Fais bien tes réflexions, reprénait la tante, penses-y bien; c'est un bon parti, les bons partis sont rares...

« — Oh! fit avec un insupportable dédain mademoiselle Louise, moins rares que vous ne pensez, ma chère tante, et si je voulais...

« — Quel que dis-tu?

« — M. Imbert, votre locataire, n'est-il point d'une famille riche? son père n'est-il point préfet quelque part?

« — Si fait... eh bien?

« — Eh bien! — mademoiselle Louise me tenait sous son regard en disant ces mots, et sa voix avait repris sa sévérité habituelle. — Eh bien! ce matin, il m'a écrit une lettre fort entortillée, où j'ai compris... elle appuya fièrement sur ce mot, — où j'ai compris qu'il me demandait ma main.

« — Grand Dieu! est-ce possible? s'écria la bonne tante.

« En toute autre occasion j'eusse éclaté de rire, mais ici ce fut, sous ce regard qui me dominait, comme un coup que je venais de recevoir, comme un soufflet rendu pour une injustice, et je fis, malgré moi, un pas en arrière.

« — Très-possible, ma chère tante, très-possible.

« Elle me regardait encore, comme pour me défier de la démentir.

« — Et que lui as-tu répondu?

« Elle sourit, et d'une voix douce; — J'aimais mieux mon musicien, ô gué! mon pauvre musicien, que tous les préfets du monde.

« Ce disant, elle touchait sur son piano l'air du bon roi Henri.

« — Mais il est très-bien, ce jeune homme, très-comme il faut... s'écria la vieille tante, atterrée du désintéressement de sa nièce.

« Au premier mot de mon apologie, je m'effusai comme un furieux, et repoussai après moi la porte avec violence, sans songer que je doublais ainsi le ridicule du personnage muet que je venais de jouer. Henrié chez moi, je ne me tenais pas de colère, et, marchant à grands pas dans ma chambre, je traduais ma fureur par de violents coups de pied donnés dans mes chaises et mes meubles.

« — Être ainsi nommé par une petite fille! si on le savait! quelle affreuse mystification! Pourquoi ne lui ai-je pas dit au nez, à cette bégueule?

« Je demeurai ainsi furieux et mortifié pendant plusieurs jours, et je ne pouvais sans rougir me rappeler la façon dont j'avais été joué. Jus qu'à lors, mon amour-propre se trouvait

donc seul en souffrance; mais ayant, par hasard, aperçu mademoiselle Louise qui sortait de l'hôtel toute seule sous son bras, je sentis en moi comme une pointe douloureuse, à la pensée qu'elle allait voir son musicien, ô gué! et intérieurement je donnais à cet inconnu tous les beaux noms que lui décernait la vieille tante, jusqu'à ce que me vint cette réflexion que ce pauvre hère avait cependant sur moi cet avantage certain d'être aimé de mademoiselle Louise. — Je ne voulais assurément pas lui faire l'honneur d'être jaloux de lui; mais je songeais, non sans amertume, qu'avec toute ma richesse je ne pouvais obtenir ce qu'il avait su gagner malgré sa pauvreté.

« Nous autres jeunes gens, nous nous redonnons toujours content de l'idée absolue de l'impossible, que plus tard, sans doute, nous accepterions avec un esprit tout résigné. Mademoiselle Louise se présentait à moi comme une vivante impossibilité; il m'était impossible d'être aimé d'elle; je ne pouvais devenir son amant, puisqu'elle en aimait un autre, et, avant même que je la lui eusse proposée, elle refusait une offre de mariage.

« Or, l'état de notre société est tel que toute fille pauvre semblerait appartenir de droit à nous autres bourgeois; ou nous la réduisons à rien, si elle résiste et qu'elle nous tiennent au corps, nous n'avons qu'à parler de mariage, et tout sera dit. — Mais cette demoiselle Louise, je ne serai rien pour elle, ni amant, ni même époux! rien, quand j'aurais tout l'or et toute la puissance du monde, jamais rien! Cette idée m'effrayait et m'atterrait en même temps, et quand j'essayais de l'approfondir, j'éprouvais un ennui singulier. Ni amant, ni époux, rien, jamais rien pour elle!

« Je sortais de l'estaminet à une heure du matin : j'avais bu, fumé et joué plus que d'habitude; de façon que, mettant le pied dans la rue, je me sentis trébucher; les vapeurs unies du tabac et du vin allaient mon cerveau, et les émotions du jour avaient encore doublé mon ivresse. Comme j'approchais, chancelant et la tête brûlante, de notre hôtel, il me sembla entendre les sons affaiblis du piano, et la pensée de mademoiselle Louise se révéla chez moi avec une soudaineté et une violence incroyables. J'en traitai, je pris ma clef, mais, au lieu de monter chez moi, je me glissai furtivement dans le jardin de l'hôtel, me souvenant que les fenêtres de Louise donnaient de ce côté.

« En nuit éteint très-sombre; mais les sons du piano me servaient à me guider, et je fis bientôt sous la fenêtre de Louise, je l'entendis alors chanter, et les accents mélancoliques de sa voix, dont elle ne pouvait corriger toute la rudesse, me causaient une émotion poignante en même temps qu'ils augmentaient la fièvre de mon cerveau. — Je n'étais point maître de moi; je montai chez elle, et, sans frapper, je pouvais vivement sa porte. — Au fond de tout cela, il y avait bien encore un calcul demi-lucide, un calcul tout à fait dans mes habitudes gaillardes; elle chante, me disais-je, et moi je suis ivre; l'enthousiasme de l'ivresse annulerait mes paroles, et celui de sa musique déchaufferait son bonnêté; donc, je vais lui faire une déclaration fervente à deux genoux.

« Elle était assise à son piano, le visage éclairé par la lumière blanche de sa lampe, les cheveux dénoués sur son cou, les yeux levés, les doigts abaissés tous ensemble sur les touches. — Oh! je n'oublierai jamais ce sérieux aspect! — Elle se leva, plus pâle que je ne puis le dire, et moi, je me précipitai à ses genoux. — Je parlais avec rapidité, de peur que, de ses lèvres sévères, sur moi ne tombât un mot qui m'eût gué; je parlais sans prendre haleine, disant tout ce que me suggérait mon esprit aviné; de fines phrases banales de sentiment, de fidélité, de tendresse que je savais par cœur; puis un milieu de toutes ces sottises, quelques paroles neuves, naïves et que je trouvais je ne sais où; sur l'émotion profonde qu'elle m'avait faite des que j'avais vu, sur son sentiment tout à fait inconnu que je lui devais, sur la honte que me causait ma vie passée, maintenant que j'aimais, que j'aimais innocemment et sérieusement, etc., etc. — Elle m'écoutait sans mot dire, me regardant avec une tristesse qui me gagnait malgré moi, et ne m'interrompant par aucun geste, par aucun signe. Épuisé, je m'arrêtai, attendant à bout de voix plutôt que de paroles, et avec anxiété j'attendis sa réponse. Mon visage, déjà enflammé par l'ivresse, semblait annoncer une grande exaltation d'esprit, et l'abondance insensée de mes paroles pouvait ressembler peut-être au langage de la passion. Louise y fut trompée apparemment; car, au lieu de me commander de sortir, elle me dit de me relever et de m'asseoir; puis elle ajouta d'une voix sérieuse :

« — Vous m'avez parlé avec feu; je vais vous parler raison. — Vous me dites que vous m'aimez; je ne vous crois pas. — Ne m'interrompez pas par d'inutiles protestations; je ne vous crois pas; oui, si vous m'aimez, je ne vous crois pas que vous m'aimez comme je veux l'être...

« — Par ce que vous m'aimez!

« — Oui, par lui! reprit-elle d'une voix plus haute. Mais vous, vous me jureriez Dieu, je ne vous croirais pas, vous qui méprisez les femmes assez pour avoir choisi votre maîtresse parmi les plus infâmes, vous qui vous méprisez assez vous-même pour avoir accepté qu'une telle femme fit de vous son amant. Vous me dites que, honteux du tapage et du désordre, vous renoncez à votre passé; mais votre passé renonce-t-il aussi facilement à vous? Avez-vous enlevé leurs vieilles empreintes de trivialité et de dépravation à votre esprit où vous voulez placer la pensée sérieuse de l'amour, à votre cœur où vous voulez mettre le sentiment le plus pur et le plus beau? Celui qui m'aime, monsieur, est jeune, non point pour mener votre vie, mais pour ouvrir son âme à toutes les nobles idées, à toutes les généreuses passions, et son amour pour moi, c'est sa jeunesse elle-même, la jeunesse de son esprit enthousiaste, la jeunesse de son cœur d'artiste; lui, je le crois quand il me dit qu'il m'aime, parce que je le vois toujours meubler et plus fort que cette triste vie, parce que je le vois au milieu d'une grande pensée, parce que je suis sûr qu'il m'aime, enfin. Mais vous, monsieur, vous et les vôtres, êtes-vous certains de n'avoir que vingt-

vingt ans? Vous vous efforcez de simuler la jeunesse par le tapage, si cher aux écoliers; mais vous savez bien que vous êtes vieux, vieux comme votre père qui est en province, vieux comme l'ennui, vieux comme la débâcle; et vous vous préparez dignement à la vie bourgeoise par l'oisiveté et les mauvais vers, ces deux sources éternelles de l'égoïsme. Allez, allez, ne parlez plus d'amour, vous ne savez point ce que c'est, Dieu merci! vous ne le saurez jamais.

« En prononçant ces mots, elle se retourna vers son piano, et d'une main inspirée, elle touchait sur le clavier la *Sicilienne* de Pergolèse, ce chant d'amour qui ressemble à un cantique, cette pieuse et grave allégorie du cœur, qui n'a point sa pareille dans toute la musique du monde. — L'enthousiasme, comme je l'avais prévu, gagnait la musicienne; mais il ne rencontrait point le mien, je veux dire celui de l'ivresse; et les étranges paroles de Louise, que j'avais écoutées bouche bée, stupéfait, au lieu de dissiper les fûmes de mon cerveau, semblaient au contraire les épaissir; de façon que je me sentais enfin chanceler sur la chaise même où j'étais assis. — Je fis un effort et me levai; le son du piano me laissait mal; je ne sais pourquoi je m'imaginai, dans le trouble de mon esprit, que c'était l'amant de Louise qui frappait les touches du clavier; je voulus faire un pas en avant, mais je trébuchai à deux reprises, et si visiblement que Louise s'en aperçut. Elle leva la lampe et me regarda; moi, de mes yeux hébétés, je lâchai de lui sourire.

« — Vous êtes ivre! s'écria-t-elle.

« Et, en même temps, un fou rira la pite, sans doute au souvenir de la leçon de morale qu'elle venait gracieusement de faire à un ivrogne. Elle rit en se tordant les mains, elle riait sans pouvoir s'arrêter, chantant, au milieu de ses éclats, comme la Charlotte de M. Scribe :

Un fauteuil! ou l'expiré!
Un fauteuil! ou l'expiré!

Enfin, à force de rire, elle se laissa tomber dans le fauteuil qu'elle implorait... J'étais immobile au milieu de la pièce, et je la regardais rire de la même façon que je la regardais parler tout à l'heure.

« — Bonsai, monsieur Imbert, me dit-elle d'une voix tendue et d'un ton poli; bonne nuit, je vous revois pas.

« Et là-dessous, elle se remua à rire. Je sortis pesamment, et, lorsque je fus dans l'obscurité des corridors, la tête acheva de me tourner; j'éprouvai une défaillance de tout le corps, que je n'avais jamais ressentie dans l'ivresse, et je me laissai tomber par terre.

« Je n'oserais pas de vous peindre la honte que je sentis le lendemain; je crois que je me n'en relèverai jamais à mes propres yeux. J'écrivis à Louise une longue lettre d'excuse sans un mot d'amour. — Ma lettre resta sans réponse.

« Je quittai l'estaminet et le bal, je me renfermai chez moi et j'ouvris mes livres. Cette réforme, je vous jure, m'était suggérée plutôt par mon amour-propre humilié que par l'espérance de trouver grâce aux yeux de Louise. Mais la nuit et le silence que je fis tout à coup autour de moi ne me valaient rien; je le reconnais bien vite, et, penché sur mes livres, abandonné à moi-même, je sentais chaque jour mon cœur s'attendrir davantage à la pensée de celle qui ne m'aimait point. Puis, à mesure que cette tendresse secrète me gagnait malgré moi, j'éprouvais aussi, chose étrange, des besoins inconnus naitre dans mon esprit, des besoins dont je m'efforçais vainement de trouver la satisfaction dans les livres qu'entre autres mes yeux; et souvent, après avoir étudié le Code durant des heures, l'émotion sourde et épanouie de mon cœur s'éclatait enfin, la tête me semblait s'apaiser encore par l'effet de la triste tristesse que je venais de donner à ma mémoire. Alors je me rappelaï douloureusement les paroles de Louise, et je me persuadaï, avec désespoir, qu'elle avait eu raison de m'écrire sur mon cœur à cause de moi, esprit.

« La vieille tante continuait à me protéger indirectement, et plus d'une fois elle avait essayé de me ménager avec sa nièce des entretiens dont je n'avais point voulu profiter, parce que je rougissais de honte à la seule pensée d'affronter le regard de Louise. Un jour, je descendais de ma chambre et passais, tête basse, devant la porte ouverte du salon; je m'entendis appeler par mon nom et j'entraï. Louise m'était son chapeau sorti, et la vieille dame me pria de vouloir bien, à sa place, donner le bras à sa nièce jusqu'au Conservatoire. Je rougis et je palis à cette invitation, et je balbutiais, sans regarder Louise, je ne sais quelle excuse polie; mais la tante, croyant que je brûlais d'enivre d'accepter, me pressa si vivement, qu'il ne me resta plus d'autre délate que celle-ci :

« — J'aurais peur d'être importun à mademoiselle.

« — Nulle ment, me dit Louise d'un ton de voix très-simple.

« Elle me prit le bras et nous sortimes. »

(La suite à un prochain numéro.) ALBERT AUBERT.

Une Promenade au Maroc.

PAR M. DRUMOND-HAY.

(Cinquième et dernier article. — Voir tome III, p. 594, 410, 422, et tome IV, p. 26.)

« Le vieux caleb avait vendu un kaid de Tanger le secret de son ancien élève; mais Ali, informé de cette trahison, eut le temps de mettre la belle Rahmana en lieu de sûreté et de prendre la fuite. Quand les cavaliers du sultan eurent enfin trouvé la cabane cachée dans les bois d'Épines, elle était vidée... Bientôt après, des vols audacieux furent commis à main armée

dans la forêt de Mancora. Ali aux six doigts y avait transporté son domicile. Malgré les ordres et les promesses du sultan, les soldats envoyés à sa poursuite par tous les káids et tous les cheiks de l'empire ne purent l'atteindre. En dépit de leurs seigns précautions, tous les voyageurs riches lui payaient des tributs considérables. Si rapides étaient ses mouvements, qu'on, dans l'opinion de la multitude, il avait reçu des génies le don de pouvoir se trouver en même temps en dix endroits différents. Les pauvres le précédaient, car il ne leur faisait jamais de mal, et souvenait même il leur donnait une partie de l'argent qu'il prénait à ceux qui en avaient trop, pour le partager, disait-il, à ceux qui n'en avaient pas assez.

« Je ne vous raconterai pas, nazaréen, tous les exploits d'Ali; je vous dirai seulement, puisque vous paraissiez vous intéresser à son sort, comment, après avoir échappé à de nombreuses embuscades, il vint se lever lui-même aux mains de ses ennemis, et comment il périt victime de son imprudence.

« Il vivait en si bonne intelligence avec les paysans des *dors* voisins de sa retraite, qu'ils lui fournissaient tous les jours les provisions dont il avait besoin, et que souvent même ils l'invitaient aux fêtes des mariages, sûrs d'avance de le voir accourir avec un présent pour les nouveaux époux.

« Or, un jour, le cheik Bítivý, du village de..., lui annoncer par le créier public que son fils aîné, Jilaly, allait épouser Fatma, la fille du káid Etsify. Cette nouvelle réjouit fort Ali aux six doigts, qui aimait beaucoup les noces et qui était fou de *somet*.

« — Qu'est-ce donc qu'un *somet*? demandai-je au vieil Arabe.

« — Excusez-moi, nazaréen, me répondit-il, si je me suis servi d'une expression vulgaire que vous ne pouvez pas comprendre; un *somet* est une liqueur enivrante fabriquée avec du jus de raisin bouilli, et distribuée à profusion à leurs hôtes, par les montagnards, dans toutes les fêtes.

« Ali, continuant-il, était fou de *somet*. Bien que Bahmana dit bientôt devenir méchant, il la quitta pour se rendre à la noce de Jilaly et de Fatma. Il lui laissait des provisions qu'il croyait suffisantes, et il lui promit, en partant, de ne pas être absent plus de trois jours. Il avait choisi parmi les dévouées d'un riche Israélite une magnifique pièce de brocart et des bijoux d'or massifs. Le cheik Bítivý était assis devant la porte de sa demeure lorsqu'il arriva. Son cadeau de noces offert et accepté, Ali s'empressa d'entrer dans sa maison de son nouvel hôte, et il lui but une telle quantité de *somet*, qu'il lui fit tomber sans connaissance sur le sol.

« — Quelle somme a-t-on promise à celui qui livrerait mort ou vif cet ivrogne au sultan? demanda alors à ses compagnons le vieux Kador, qui n'avait qu'un œil, et qui, pendant la soirée, avait rampli plus d'une fois le verre d'Ali.... N'est-ce pas le lot de la fille d'un pacha? Devons-nous débaucher plus longtemps aux ordres de notre souverain? Admettrons-nous toujours dans nos fêtes un homme dont la main est teinte du sang de ses semblables? N'a-t-il pas tué d'un coup de fusil le frère de l'oncle de ma femme, le káid Moktar? Devons-nous accepter en présent le produit de ses voix, et devenir ainsi ses complices? Que d'autres lassent ce qu'ils voudront; quant à moi, — et en prononçant ces paroles il tira son cimeterre, — je ne veux pas être plus longtemps traître à mon sultan.

« Echauffés par le vin et animés par cette sortie, quelques-uns des assistants applaudirent à la résolution du vieux Kador. — Mais, dirent-ils, ne le tuons pas, sa mort porterait malheur aux nouveaux époux! Emparons-nous de lui et livrons-le enchaîné au prince des croyants.

« Cependant, connaissant tous la force et l'adresse d'Ali, ils décidèrent que deux d'entre eux se tiendraient constamment prêts à lui tirer deux coups de fusil s'il leur opposait la moindre résistance. En effet, quand Ali commença à recouvrer l'usage de sa raison, il se vit forcé de céder à la force, et il se laissa arrêter les pieds et les mains sans prononcer une parole, sans faire un mouvement.

« Cela fait, les paysans firent un conseil. Il fut résolu que trois hommes armés garderaient le prisonnier pendant la nuit. Le vieux Kador s'opposa à cette mesure. « Fous que vous êtes! s'écria-t-il, ne savez-vous donc pas à qui vous avez affaire? C'est Ali aux six doigts. Si vous m'en croyez, vous le mettez dans l'impossibilité absolue de se sauver.

« — Nous ne voulons pas le tuer, dirent plusieurs voix. — Vous ne le tuerez pas, continua le borgne. Contentez-vous de lui arracher la peau de la plante des pieds. S'il parvient à rompre ses liens, du moins il n'ira pas loin.

« Cette barbare proposition fut aussitôt, le croiriez-vous! adoptée et exécutée. Vainement le malheureux Ali supplia-t-il ses bourreaux de lui épargner d'autres atroces douleurs; vainement lui rappela-t-il les services qu'il leur avait rendus et leur promit-il une récompense plus forte que celle offerte par le sultan; vainement les menaçait-il de sa vengeance, ils eurent la cruauté de lui arracher la peau de la plante des pieds.

« Bien vite fut la douleur qu'éprouva Ali, mais il l'oublia bientôt pour ne plus songer qu'à sa vengeance.

« La nuit était venue. Épuisés de fatigue, les trois hommes chargés de la garde du prisonnier s'endormirent; le vieux Kador lui-même, voyant son ennemi évanoui, se laissa vaincre par son sommeil. Tout reposait autour de lui, quand Ali, reprenant connaissance, chercha dans sa tête le moyen de punir l'atroce perfidie des hôtes du cheik Bítivý, et de reconquérir sa liberté.

« Ali fit d'abord des efforts inutiles pour rompre les cordes qui liaient ses mains. Elles étaient trop fortes et trop solidement attachées. S'étant rappelé alors qu'un milieu de la hante se trouvait un bloc de pierre creux sur lequel on avait placé les son étés, il se traîna sans bruit près de cette espèce de table, et il eut la patience de frotter contre ses angles aigus les cordes qui liaient ses mains, jusqu'à ce qu'elles fussent coupées... Ses mains libres, il enleva habilement un cimeterre à

l'un de ses gardes endormis, coupa les cordes qui liaient ses pieds, déchira son turban, puis, rampant sur ses genoux vers la lampe, il trépana dans l'huile ces morceaux de linge et pansa son pied mutilé. Le vieux Kador. La cause de tous ses maux, continuait à ronfler bruyamment. Ali, s'approchant de lui, lui enfoua tout à coup son poing de fer dans la bouche, tandis que de l'autre main il lui plongeait son cimeterre dans le côté.

« Assés de sang! — se dit-il à lui-même, en essayant son arme ensanglantée.... Prenant alors quelques tranches de pain, car, hors d'état de marcher, il lui faudrait plusieurs jours pour regagner sa retraite, il sortit en rampant de la maison du cheik.

« Tout était tranquille au dehors... Les chiens eux-mêmes dormaient à côté de leurs maîtres. Ali traversa le village comme un serpent, et se dirigea vers la rivière qui coulait à un demi-mille de l'habitation du cheik, en descendant rapidement à la mer. « Si Dieu m'accorde la faveur de me laisser atteindre l'eau, se dit-il, je reverrai encore ma femme!... Hélas! hélas! que va devenir Bahmana. Je ne serai pas de retour au jour promis dans la forêt du Sahel.

« A peine les premières teintes de l'aube eurent-elles éclairé l'horizon, un tumulte effroyable éclata dans le village. Les aboiements des chiens se mêlaient aux cris et aux imprécations des hommes. A ce bruit, Ali sentit son cœur défaillir...

« Deux cents pas environ le séparaient encore de la rivière... Aurait-il le temps de franchir cette distance avant d'être atteint par ses ennemis?... Que ne pouvait-il courir!... Dans le premier moment d'émotion, il essaya de se lever sur ses pieds, mais la douleur qu'il éprouva fut telle qu'il tomba presque sans connaissance à la même place... La nécessité lui rendit des forces. Arrivé sur le bord de la rivière, il se laissa glisser dans l'eau, et nageant sur le dos, il s'abandonna au courant. Dans cette position, il vit, à la hauteur des torches, qu'ils portaient, ses ennemis accourir; les uns étaient à pied, les autres étaient à cheval, tous avaient des armes.

« — Il ne peut pas être bien loin, dit à ses compagnons celui qui marchait en tête de la troupe, car voici les traces de ses genoux; heureusement l'usage de ses pieds lui est interdit: sinon le diable lui-même ne l'atteindrait jamais.

« — Les toultes de sang qu'il perd me grient plus sûrement, s'écria le fils du vieux Kador, qui, furieux de la mort de son père, avait juré de tuer Ali de sa propre main, bien qu'il eût épargné sa vie pendant son sommeil.

« — C'est d'ici, ajouta une autre voix, qu'il s'est laissé tomber dans la rivière. Les six doigts de ses mains ont fait sur le sol humide une empreinte facile à reconnaître. Je jurerais qu'il est caché d'ici; ex les lauriers-roses. Ici, Zeintou; cherche, cherche...

« Ils descendirent tous jusqu'au bord de l'eau, et examinèrent avec attention d'autres empreintes.

« — Il a traversé la rivière! s'écrièrent en même temps plusieurs voix.

« A ces mots, hommes, chiens et chevaux s'élançèrent dans l'eau et passèrent à la nage sur la rive opposée. Mais on eut beau chercher, on n'y trouva aucune trace du passage du fugitif.

« — Il a subi le châtiment de ses crimes, s'écria une voix; il s'est noyé en essayant de traverser la rivière. Dieu ait pitié de son âme!

« Convaincu qu'Ali avait trouvé la mort dans les eaux, ils retournèrent tous au village.

« Cependant Ali descendait toujours en nageant sur le dos. N'entendant plus rien, il s'arrêta sur le rivage, et se tint caché pendant toute la journée dans des touilles de roseaux, à demi mort de douleur, de fatigue et d'épuisement. Heureusement il put passer ses blessures avec une herbe appelée *Isberil* qui croissait en abondance en ce lieu solitaire. Le soir venu, il reprit son pénible voyage; mais ses mains et ses genoux, sur lesquels il rampait, furent bientôt aussi écorchés que ses pieds... De distance en distance, il était obligé de s'étendre sur le dos pour laisser son sang se coaguler sur ses plaies.... Que vous dirai-je, ô nazaréen? cinq jours s'écoulèrent ainsi. Sous le pain, qu'il avait eu la précaution de prendre au départ, il fit mort de faim.... Enfin, le matin du sixième jour, il eut la satisfaction d'apercevoir sa demeure; un calme de mort régnait tout autour. Tourmenté par les plus tristes pressentiments, il appela sa femme d'une voix tremblante; il ne obtint pas de réponse. Hélas! où était donc la jeune femme qui accourait toujours au-devant de son époux avec des larmes de joie dans les yeux?

« — Bahmana, Bahmana! s'écria-t-il une seconde fois. « L'écho seul répéta Bahmana. Rassemblant le peu de forces qui lui restaient, Ali s'élança dans sa cabane... Ses craintes n'étaient que trop fondées. En entr'ouvrant la porte, il aperçut deux cadavres: celui de sa femme adorée et celui de son malheureux enfant. Pendant son absence, Bahmana était accablée; elle avait épuisé toutes ses provisions; incapable de s'en procurer d'autres, elle était morte de faim avec le pauvre petit être auquel elle venait de donner la vie...

« — La malédiction est descendue sur moi, ô Dieu! s'écria Ali, et je l'avais méritée! Mais pourquoi ne m'as-tu pas permis de revoir une femme vivante, et d'implorer son pardon, et mon enfant aussi!... Hélas! hélas!

« Ali passa la nuit à se plaindre de sa destinée, à maudire son intempérance, à maudire de ses larmes les dépouilles mortelles de sa femme et de son enfant. Le lendemain matin, il fabriqua un cerceau en l'écorce du tronc d'un jeune liège, et il fit le vœu d'enterrer les deux cadavres près de la tombe du saint son patron, dans le bois de Sahel, dès que ses pieds lui permettraient de marcher.

« Trois semaines après, en effet, ses blessures étant guéries, il chargea ce cerceau sur ses épaules, et il se rendit près du sanctuaire, où il ensevelit les restes de la femme qu'il avait si tendrement aimée; puis, ce devoir accompli, il jura, devant cette tombe à peine fermée, de renoncer à la vie de voléur, et de visiter tous les jours, jusqu'à sa mort, la

dernière demeure de sa chère Bahmana. Ses amis, le croyant mort, ne lui apportèrent plus de provisions; comme son serment l'obligeait à ne commettre désormais aucune violation pour s'en procurer, il ne vivait que des racines et des glands de la forêt, ou, étendu le long d'une route, la figure soigneusement enveloppée, il sollicitait, pour l'amour de Dieu, quelques morceaux de pain des passants.

« Bientôt le bruit se répandit qu'un homme qui ressemblait beaucoup à Bahmana avait été vu très souvent assis près du sanctuaire du bois du Sahel. — Le sultan fit donner l'ordre au káid de El-Araich de s'informer de la vérité de ces rumeurs, et de s'emparer d'Ali, s'il était encore vivant, et de violer même le sanctuaire, dans le cas où il y cherchait un refuge.

« C'était un vendredi: Ali avait pris une branche de myrte et il était assis sur la tombe de sa femme, lui parlant, selon la mode des Maures, comme si elle pouvait encore l'entendre. Plongé dans ses pensées, il n'aperçut pas une troupe de soldats qui, sortie du bois, s'avancèrent vers lui. Quand il vit, il comprit qu'il était perdu. Il n'avait pas d'armes, car il ne les portait jamais avec lui sur le sol sacré; il avait attaché sa jambe à un arbre éloigné; bien que cicatrisées, les blessures de ses pieds ne lui permettaient pas de fuir. D'ailleurs, la vie lui devenait à charge; s'avancant à pas lents vers le sépulchre sacré, il y entra.

« Les soldats entourèrent le sanctuaire. Selon leurs instructions, ils ne devaient employer la violence qui si Ali essayait de s'échapper. Mais qu'il d'entre eux oserait s'approcher du saint bandit aux six doigts pour l'arrêter? Après une longue discussion. Trois des plus vaillants assés prirent l'entreprise. Tremblants de peur et d'émotion, ils s'avancèrent pas à pas vers l'angle du bâtiment où il se tenait assés, immobile, la tête appuyée sur ses genoux.... Tout à coup il se releva, et saisissant une énorme pierre, il la lança de toutes ses forces contre le premier assésant. Cet homme tomba blessé à mort, et ses compagnons prirent la fuite; mais avant qu'il eût dépassé le seuil du sanctuaire, l'un d'eux tomba aussi pour ne plus se relever, sous une autre pierre qu'Ali lui avait jetée dans le dos.

« — Maintenant, s'écria Ali aux six doigts en s'approchant de la porte, aucun de vous ne mettra la main sur moi dans l'intérieur de ce sanctuaire, près duquel ma femme est ensevelie; mais je suis las d'exister, car tout ce qui me faisait aimer la vie git là dans ce tombeau.... Ne craignez rien, abaissez vos armes; je me livre à vous sans combat, vous pouvez m'arrêter et me conduire prisonnier où il vous plaira.

« Tout en prononçant ces paroles, il se laissait garrotter par le káid de la troupe.

« — Aj, aj, Mésoda (tiens ici, Mésoda), dit-il en atteignant la fissure du bois. — A ces mots accourut au galop une maigriquette jument noire, selée et bridée, qu'il avait antérieurement enlevée, au péril de sa vie, au fameux cheik Hamon. Les soldats tentèrent de s'en emparer; mais elle s'enfuit en leur lançant des ruades menaçantes.

« — Laissez-la venir à moi, dit Ali. — Ils s'écartèrent un peu et elle s'approcha de son maître. Ali lui ôta sa bride, lui bésa le front, et lui donnant un léger coup avec sa main, il se sentit, à *Avat avat!* La jument, qui parut deviner sa pensée, partit au galop et disparut dans le bois. « Va! ajouta-t-il, ô ma bien-aimée Mésoda! moi! Accusé d'homme ne le possèdera jusqu'à ta mort! Ainsi ton maître fut toujours resté libre, s'il n'eût pas perdu sa compagne.

« On conduisit Ali à El-Araich. A son entrée dans cette ville, toute la population se pressait sur son passage: les uns l'accablaient de malédictions; d'autres, au contraire, le béniissaient comme un bienfaisant. On lui mit des fers aux pieds, aux mains et au cou. Ainsi enchaîné, il comparut devant le gouverneur, qui le fit jeter dans un cachot, en attendant que le sultan eût prononcé sur son sort.

« Arrêté rendu par le prince des croyants condamnait Ali à perdre la main droite et le pied droit. — Ce bâtiment subsistait encore remis en liberté pour servir de logement aux autres bandits qui seraient tentés un jour de suivre son exemple.

« L'exécution de cette terrible sentence eut lieu sur la place du marché, au milieu d'une foule immense accourue de villages lointains à la ronde. Quand le condamné fut monté sur l'échafaud, le bourreau envoya chercher un serurier pour détacher ses fers, qui avaient été rivés.

« — Ce n'est pas la peine, s'écria Ali, et écartant violemment ses bras, il fit tomber ses menottes à ses pieds.

« Le bourreau s'empara alors de sa main droite.

« — Pourquoi tremblez-vous? lui dit Ali; donnez-moi votre hache et j'exécuterai moi-même la sentence. Ne craignez pas que je fasse usage de cette arme contre vous-même, mon sort est irrévocablement fixé; je l'avais voulu, je serai libre depuis longtemps.

« Saisissant, en effet, la hache de la main gauche, il se coupa le poignet droit d'un seul coup, et il plongea son moignon sanglant dans la poix bouillante pour arrêter l'écoulement du sang. Son visage ne traîna aucune émotion. Le bourreau lui coupa ensuite le pied droit et on lui rendit sa liberté. « Deux jours après, Ali Boufrali, le champion vainqueur du Bokhari, le bandit aux six doigts, fut trouvé mort sur la tombe de Bahmana. Quelques personnes charitables ensevelirent auprès de sa femme et de son enfant.

« Dieu ait pitié des âmes de ces infortunés! s'écria le vieil Arabe en terminant ainsi l'histoire d'Ali Boufrali, le vainqueur du Bokhari, le bandit aux six doigts.

Note du Directeur. — Nous croyons devoir suspendre ici la publication de cette traduction abrégée du voyage de M. Drummond-Hay, que nous avons continué pour terminer l'histoire du fameux bandit aux six doigts. L'ouvrage que nous traduisons est de M. de Bellec, a paru la semaine dernière en un volume n° 8 à la librairie Arthurs Bertrand, sous ce titre: *le Maroc et ses tribus nomades*. Nous renverrons donc à cette publication ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître la fin et les résultats de l'excursion du fils du consul de Tanger.

A propos des Vendanges, Caricatures par Cham.



(Ce qu'il y a dans une bouteille de vin)



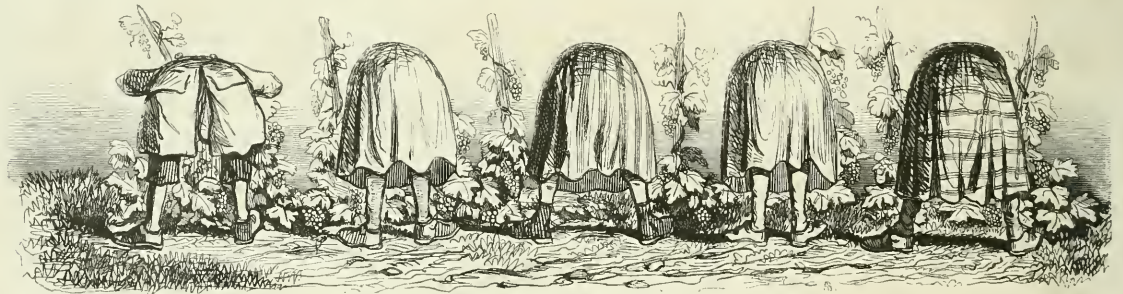
(Effets du raisin vert.)



Le vin turlopinant le père de Cham, sa première victime.)



(Effets du raisin noir.)



(Portraits de vendangeurs et de vendangeuses.)



(Une bouteille de vin vieux.)



(Du vin trop fort)



(Du vin trop faible.)

A propos des Vendanges, Caricatures par Cham.



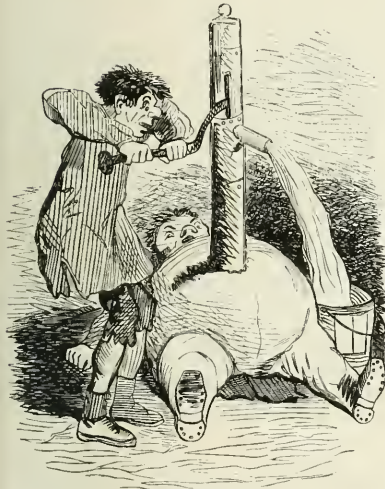
(Effets du vin sur le physique.)



(Le père Mathews donnant un grand exemple.)



(Effets du vin sur le moral.)



(Un ivrogne corrigé et mis de la doctrine du p. r. Mathews.)



(Du vin qui travaille.)



(Du vin mousseux.)



(Du vin généreux.)



(Une vieille légende trouvée dans un cabaret.)



(Vision d'un ivrogne en plein midi.)



(Moralité. — Combustion spontanée.)

Chemins de fer atmosphériques.

CHEMIN IRLANDAIS. — SYSTÈME DE M. HALLETTE, D'AMIENS. — SYSTÈME DE M. CHAMEROY. — VOIES ROTATIVES, TUYAUX EN TOLE ET BITUMES DU MÊME.

Le vote de la chambre des députés accordant une somme considérable pour l'essai d'un chemin de fer atmosphérique, a constaté combien ce nouveau mode de locomotion préoccupe aujourd'hui les esprits les plus graves.

On sait sur quels principes repose la construction du chemin irlandais, l'Illustration en a entretenu ses lecteurs au temps de sa nouveauté. Le vide est obtenu dans un tuyau de grande dimension qui règne sur toute la longueur de la voie. Un piston pressé par l'air atmosphérique est entraîné du côté

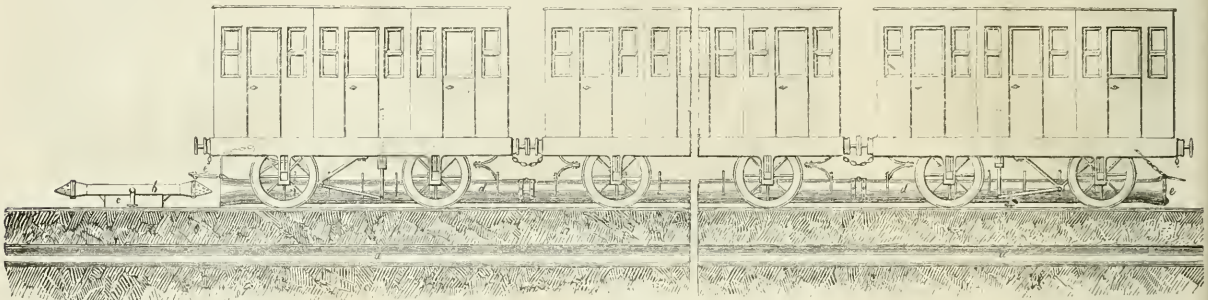
où le vide se fait. Ce piston est relié au convoi par une tige et l'entraîne ainsi dans sa course. La tige pénètre à travers le tuyau au moyen d'une section longitudinale, fermée par une soupape à clapet qui s'ouvre et se referme instantanément au moment du passage. À ce système, malgré l'essai en grand qui en a été fait, une foule de critiques ont été adressées ; presque toutes reposent sur la nature de la soupape.

En effet, est-il possible que la fermeture soit assez exacte pour empêcher l'introduction de l'air extérieur sur une longue ligne ? Quelle surveillance à exercer ! Sans parler de la malveillance qui introduirait un coin dans la soupape, ne se peut-il pas qu'une pierre, un corps quelconque, entraîné par le vent, ne vienne faire précisément l'office de ce coin, et, laissant pénétrer l'air extérieur, détruire ainsi toute la force motrice ? Déjà M. Hallette, d'Amiens, a répondu du façon la plus victorieuse à ces objections, en substituant à la soupape irlandaise un système tout à fait nouveau et fort ingénieux.

De chaque côté de la section longitudinale, il pratique deux renforcements, dans lesquels il introduit deux tuyaux en caoutchouc, recouverts de manchons en cuir gras ; ces deux tuyaux sont remplis d'air à une pression supérieure à la pression atmosphérique, soit une atmosphère plus un vingtième. On comprend alors que, pressés l'un contre l'autre lorsque le vide est fait dans le tuyau, l'air extérieur ne trouve aucune issue pour y pénétrer, puisqu'il faudrait qu'il vaincût un obstacle produit par un air soumis à une pression supérieure à la sienne.

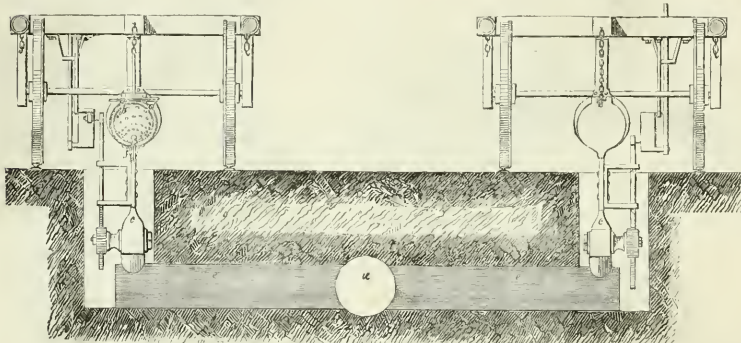
Lorsque le piston se meut dans l'intérieur du tube, sa tige, dont la section transversale est celle d'une lentille, s'ouvre un passage entre ces deux tuyaux comme entre les deux lèvres d'une immense bouche, et, par le fait même de la pression causée par l'air dont ils sont remplis, cette ouverture se ferme aussitôt après.

A ce perfectionnement principal, M. Hallette en a joint une

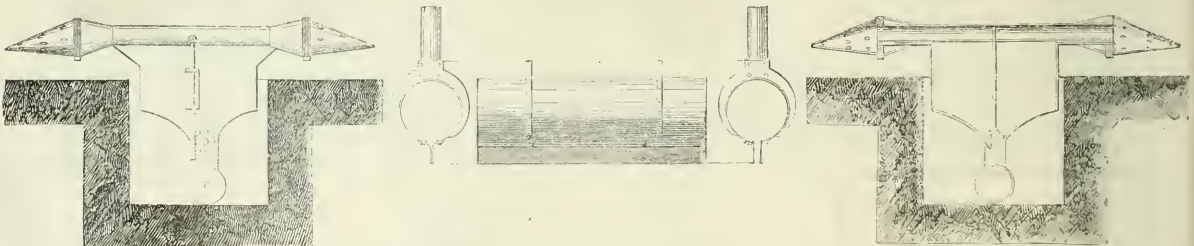


(Système de chemin de fer atmosphérique de M. Chameroy. — Fig. 1.)

(Légende des figures 1, 2, 3 et 4 : — a, conduite ; — b, tube aspirateur ; — c, tube remorqueur ; — e, tuyaux plats ; — e, soupapes du tube remorqueur pour l'entrée et la sortie du tube aspirateur ; f, soupape longitudinale du tube remorqueur pour le passage du manchou.)



(Fig. 2 — Coupe transversale.)



(Fig. 3 et 4. — Coupe et élévation du tube aspirateur et de son robinet.)

foule d'autres qui, bien que ne portant que sur des détails, sont la conséquence du premier, et font de son chemin un système assez neut pour qu'il lui soit donné à juste titre le nom de système français. Nous en donnerons l'explication complète et la comparaison avec le système irlandais dans un autre article, lorsqu'un rédacteur de l'Illustration aura été voir à Arras l'essai construit par M. Hallette, et pour lequel ce généreux industriel n'a pas craint de dépenser plus de trente mille francs.

Nous nous bornons aujourd'hui à constater l'absurdité, pour ne pas dire plus, de tenter en France, en face de pareils perfectionnements, des essais déjà faits et expérimentés en Irlande sous les yeux mêmes d'ingénieurs français envoyés par le gouvernement à cet effet. Nous avons hâte d'arriver à la description d'un chemin atmosphérique construits sur des bases entièrement nouvelles, et qui semble ne présenter aucun des graves inconvénients auxquels, dans le système irlandais comme dans le système français, il ne paraît pas possible de remédier.

Peut-on se servir de la pression de l'air dans des conditions autres que celles déjà expérimentées ? Le piston et la tige, le tube fendu longitudinalement, sont-ils des éléments indispensables de ce nouveau mode de locomotion ? Nos lecteurs jugeront si M. Chameroy a eu raison de tenter l'application du même principe par des moyens d'un genre tout

différent ; nous tâcherons d'être aussi clair que possible, et peut-être, dans une matière aussi délicate, bien des points obscurs ou qui paraîtront d'une vérité contestable deviendront plutôt nous être imputés qu'à l'inventeur.

Nous allons d'abord décrire la route telle que l'organise M. Chameroy, puis le convoi des wagons, et enfin nous mettrons le système en mouvement.

Entre les deux voies, un tuyau, enfoncé de 50 à 60 centimètres au-dessous du sol, règne sur toute la longueur de la route (fig. 1, 2, a) ; ce tuyau a un diamètre de 10 à 50 centimètres, plus ou moins, suivant la puissance à donner au moteur. C'est la conduite. De cent en cent mètres environ, sont placés, mais au-dessus du sol, à 0,55 centimètres environ d'élévation, au milieu de chaque voie des rails, d'autres pièces, que nous appellerons pistons fixes, ou nœuds, tubes aspirateurs (fig. 1, 2, 3, 4, b). Ces tubes ont à 4 mètres de longueur, un diamètre de 0,55 environ ; mais aux deux extrémités ils sont munis d'un renforcement garni d'une enveloppe de cuir gras qui leur permet d'entrer à frottement dans un

autre tube de 0,40 de diamètre, dont nous nous occuperons tout à l'heure ; ils communiquent avec la conduite par des tuyaux plats de 0,60 mètres de large sur 0,05 d'épaisseur (fig. 1, 2, 3, 4, c). Au milieu du tube aspirateur est un robinet fort ingénieux et fort simple, qui peut à volonté fermer toute communication avec l'air extérieur, ou bien en établir une, soit à l'avant, soit à l'arrière. Ces deux extrémités du tube aspirateur sont terminées par deux cônes dont l'axe est un peu incliné vers le sol. Tous deux sont percés de trous comme une pomme d'arrosoir, pour donner un libre passage à l'air.

Comment maintenant organiser la voiture ? Sous l'essai d'une manière non rigide, un long tube qui prend le nom de remorqueur ; ce tube a 0,40 centimètres de diamètre, et les bourellets du tube aspirateur le remplissent exactement ; l'entrée en est favorisée par un évasement ou augmentation de diamètre de 0,10 (fig. 1) (1). Sa longueur est telle que jamais il ne puisse quitter un tube aspirateur, sans auparavant s'être engagé sur le suivant ; elle sera par conséquent de

110 mètres pour l'exemple en question. Cependant, suivant M. Chameroy, cette condition ne serait pas nécessaire ; la vitesse acquise permettrait avec un tube remorqueur de 100 mètres, par exemple, d'espacer sans inconvénient les pistons fixes de 500 mètres, ce qui serait d'une grande économie sur un long parcours.

Ce tube remorqueur est fermé des deux extrémités par deux soupapes (fig. 1, e), qu'une manœuvre facile fait ouvrir au gré du conducteur du convoi. Sur toute sa longueur, et inférieurement, règne une ouverture fermée par une soupape composée de deux bandes de cuir pressées l'une contre l'autre par un ressort longitudinal ; cette soupape, toujours enduite de graisse, livre passage, en s'ouvrant, au tuyau plat vertical qui établit, comme on sait, la communication du tube aspirateur avec la conduite. Faisons maintenant marcher le système.

Le vide est fait dans la conduite par les moyens ordinaires ; mais le robinet inférieur est fermé, et aucune communication n'est établie avec l'air extérieur ; on fait avancer le convoi

la soupape de l'avant du tube renorqueur est ouverte, celle de l'arrière est fermée; le tube aspirateur est engagé dans le tube renorqueur. Quand on a marché deux mètres, au moyen d'une tige à la disposition du conducteur du convoi, on ouvre à la main le premier robinet du premier tube aspirateur, mais de manière à établir la communication du vide de la conduite par son arrière avec la partie fermée du tube renorqueur. Aussitôt l'air atmosphérique vient presser sur la soupape postérieure, et le convoi est poussé en avant.

Après une course de 100 mètres, un second tubel'aspirateur vient s'engager dans le tube renorqueur, dont l'arrière est armé d'une pièce d'appui qui ferme le robinet du premier, lequel se dégage en soulevant la soupape postérieure au moyen du cône qui le termine et qui vient frotter sur un galet placé à cet effet. Dès que le piston fixe ou tube aspirateur est dépassé, la soupape se reforme d'elle-même. On pourrait croire que la pression atmosphérique s'opposerait à cette dernière manœuvre; nous-mêmes avions des doutes fort sérieux sur son succès; l'expérience nous a prouvé notre erreur; la soupape s'ouvre sous la pression du cône, sans se rompre; en accord; peut-être l'air précédemment entré dans le tube renorqueur vient-il se comprimer à son extrémité et former ainsi un coussin élastique, véritable cause de la facilité du soulèvement de cette soupape.

Les phénomènes qui viennent d'avoir lieu avec le premier tube aspirateur se renouvellent dans le même ordre avec le second, puis le troisième, et ainsi de suite; seulement on n'ouvre plus à la main les robinets des tubes aspirateurs. Une fois la marche commencée, une pièce d'appui antérieure des ouvre d'elle-même comme on a vu la pièce d'appui postérieure les fermer.

Voilà pour la marche directe: l'arrêt, la marche rétrograde ou ralentie se font avec la même facilité dans cet ingénieux système.

Que le conducteur du convoi veuille s'arrêter, par une manœuvre facile qui est toujours à sa disposition, il empêche l'action de la pièce d'appui antérieure; le convoi passe alors sur le tube aspirateur sans prendre de nouvelles forces, et il ne reste plus qu'à vaincre la vitesse précédemment acquise, ce qui se fait au moyen des entravages ordinaires. Mais si le convoi veut aller arrêter, on vuole seulement diminuer la célérité de la marche, que la pente du terrain par exemple utilisant le poids du convoi, il suit inutile de prendre du vide à la conduite pour faire agir la pression atmosphérique, cette même manœuvre permet au conducteur de graduer l'ouverture du robinet suivant les besoins de la traction.

Si au contraire il s'agit de rétrograder au moyen d'une seule chaîne, la soupape de l'avant du tube renorqueur se ferme, celle de l'arrière s'ouvre, et le conducteur, comme au départ, ouvre à la main le robinet du piston fixe; mais cette fois de telle manière que sa communication avec la conduite, au lieu d'être établie à sa partie postérieure, l'est au contraire à sa partie antérieure. Les phénomènes qui faisaient marcher tout à l'heure le convoi en avant, se manifestant maintenant dans un ordre complètement inverse, le convoi recule.

Toutes ces idées ne sont déjà plus à l'état purement spéculatif. Sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à ces essais en petit qui, le plupart du temps, restent chez les inventeurs comme de véritables joujoux, nous avons vu chez M. Chameroy un chemin de fer où toutes les manœuvres que nous avons indiquées s'exécutent facilement; les dimensions de cet essai sont suffisantes pour prouver jusqu'à l'évidence la possibilité des résultats annoncés.

Si nous résumons les divers avantages que présente cette nouvelle voie atmosphérique, nous trouvons :

Une seule conduite faisant le service pour un chemin de fer à deux voies; cette conduite est enfouie dans le sol et à l'abri de la malveillance.

La force motrice, mise en réservoir dans la conduite, n'est dépensée que selon le besoin de la traction. La pièce d'appui qui fait mouvoir les robinets des embranchements, permet de les ouvrir plus ou moins, selon que le convoi est plus ou moins chargé; on augmente la dépense lorsqu'il faut monter une rampe, on la supprime presque entièrement à la descente.

La conduite est formée de tuyaux cylindriques sans ouverture; on n'a point à craindre les rentrées d'air; comme elle est placée dans le sol, elle ne présentera pas d'entraves pour les passages de niveau, ce vice, jusqu'ici sans remède, est des chemins de fer atmosphériques; son entretien intérieur est comme extérieurement est nul.

On peut rétrograder.

Des convois de wagons pourront être lancés successivement sur la même voie et, par cette raison, il sera facile d'envoyer un wagon de secours au besoin.

Il n'y a point d'interruption dans la marche des convois; le réservoir de la force motrice étant toujours entretenue disponible par les machines fixes.

A mesure que la force motrice se dépensera par la marche des convois, les machines pneumatiques la recroduiront en épuisant constamment les rentrées d'air. Ces deux dernières propositions paraîtront sans réplique, lorsqu'on saura que pendant le laps de temps qu'il faut au convoi pour parcourir 2,000 mètres, on peut amasser la quantité de force motrice nécessaire pour une course double, soit 4,000 mètres.

Quant à la question de dépense, elle présente, d'après les calculs de M. Chameroy, des avantages aussi marqués.

Les frais d'établissement d'un chemin atmosphérique sont de deux sortes: la voie proprement dite, ensuite les appareils locomoteurs. Le chemin atmosphérique remuant facilement des pentes, plus rapides même que celles des routes ordinaires, n'exige aucun de ces travaux gigantesques indispensables aux autres chemins de fer, tels que viaducs et tunnels; il présente sous ce rapport une économie qui n'est pas évaluée à moins de 0,60 pour cent. Mais il perd cet avantage quant aux appareils locomoteurs. Si pour un chemin de fer ordinaire on estime à 88 fr. par mètre de parcours la dépense totale de traction, il faut compter 108 fr. pour un chemin de fer atmosphérique anglais, et bien plus encore, si l'on

adopte le perfectionnement de M. Hallette. M. Chameroy prétend que 47 fr. suffiraient à un chemin tel que le sien; on comprend de suite l'énorme économie d'un pareil système.

Il est vrai que pour obtenir un pareil chiffre, M. Chameroy supprime l'emploi de la fonte pour sa conduite et la construit en tuyaux de tôle et bitume. Cette espèce de tuyaux, dont l'usage se généralise tous les jours, est en effet ici parfaitement convenable. Aucun doute ne restera dans l'esprit de nos lecteurs, quand nous leur en aurons décrit la fabrication.

Qu'on se figure une tôle étamée avec soin, d'une épaisseur de m à deux millimètres, suivant le diamètre à donner au tuyau auquel elle est destinée. Cette tôle se roule comme un tuyau de poêle; rivée par des clous, étamée comme elle, le joint, par un surcroît de précaution, est soudé avec soin. L'une des extrémités subit un évasement dans lequel on pratique un pas de vis inférieur formant cône, l'autre extrémité reçoit au contraire un pas de vis extérieur, de sorte que, lorsqu'on met ces tuyaux en place, on les assemble bout à bout en les vissant l'un après l'autre. Ce pas de vis et cet écon sont collés sur le tuyau même et y adhèrent au moyen de l'ébénage, dont on augmente l'épaisseur à cet effet; ils sont en un alliage dur, inoxydable, dont la composition se rapproche assez de celui des caractères d'imprimerie.

Quand le tuyau est ainsi préparé, il est recouvert extérieurement et intérieurement d'une couche de bitume et de sable et, telle est l'habileté du constructeur, que non-seulement le diamètre de chaque tuyau est identiquement le même, mais leur poids ne varie pas d'un demi-kilogramme; quant à sa surface intérieure, elle est aussi lisse que si elle avait reçu le plus beau vernis. Le tuyau arrivé à ce terme ne présente à l'air aucune partie oxydable, son inaltérabilité est parfaite, et son sommet alors à une pression de quinze atmosphères, et s'il résiste, il est livré au commerce. Malgré la simplicité de toutes ces opérations, on aurait tort de croire que la pratique en soit une chose facile. Il n'en est pas une qui ne se fasse au moyen d'un outil tout spécial et breveté soit d'invention et de perfectionnement; si l'on en supprimait un seul, la qualité des produits s'en ressentirait bien vite.

Telle est celle au contraire de ceux dont il est question ici, que déjà la ville de Paris ne voit plus d'autres tuyaux pour ses conduites d'eau, et que les différentes compagnies de gaz les emploient à l'exci. Depuis cinq ans plus de soixante-dix mille mètres, près de vingt lieues en ont été posés dans les rails de Paris; une telle vague obtenue sans une réclamation, sans une annonce de journal en dit plus que tous les éloges, mais s'explique facilement quand on sait que sur une aussi immense longueur, depuis leur pose, pas un accident n'est survenu. Dans les mêmes conditions, la fonte présente une moyenne de sept à huit ruptures, et l'on sait les affreux malheurs qui en résultent quelquefois, surtout quand il s'agit de conduite de gaz.

Du reste l'appréciation d'un pareil résultat est toute naturelle. Dans un sol aussi meuble que celui de Paris, sans cesse soumis à des pressions variables, des lancements subits ont lieu à chaque instant; la fonte, matière rigide, sans élasticité aucune, rompt sous un effort auquel elle ne peut céder autrement; le tuyau en tôle et bitume au contraire, composé de matières essentiellement flexibles, ploie sous la pression, quelque brusque qu'elle arrive, se faisse même au besoin, mais ne rompt jamais.

Lors donc que nous avons annoncé que ces tuyaux pourraient, dans la conduite du chemin de fer atmosphérique, remplacer la fonte sans inconvénient, nous étions au-dessous de la vérité; c'est avec avantage qu'il eût fallu dire.

Quant à l'économie, elle est patente, les tuyaux en tôle et bitume coûtent extrêmement pour cent moins cher que ceux en fonte, et qu'on n'ajoute pas que la conduite dont il s'agit doit régner sur toute la longueur de la voie. Maintenant un mot sur les chemins à voies rotatives du même inventeur, et leur combinaison avec le nouveau système.

Outre ces grandes lignes, une des merveilles de notre siècle, il existe une multitude de petits chemins de fer qui servent aux industriels qui ont de lourds fardeaux à transporter du lieu de leur fabrication on de leur extraction. Tels sont les mineurs, les maîtres de forges, les carriers aux environs de Paris.

C'est surtout à eux que s'adresse cette autre invention de M. Chameroy. Rien de plus simple encore. Renversez le problème, mettez des roues à la route et des rails à la voiture; que sur des têtes de piquets peu élevés au-dessus du sol à égale distance l'un de l'autre et reliés deux à deux, tournent sur un axe transversal des roues d'un diamètre de 0,10 par exemple; que sur ces roues glissent deux rails creux portant la voiture, wagon ou tombereau, n'est-il pas évident qu'on n'aura à vaincre, pour la traction, que la même résistance que celle qui se présente dans les cas ordinaires, c'est-à-dire lorsque les rails portent les roues? Les avantages que présentent ce système sont nombreux, et tous portent sur l'économie de la construction.

Au lieu d'aplanir le terrain, il suffit de niveler les têtes de piquets qui portent les roulettes.

Au lieu de rails ayant la longueur du chemin, on a des roues dont les circonférences développées font à peine le quart de cette longueur.

On passe sans aucuns travaux d'art sur des ruisseaux même des petites rivières. Il n'y a donc rien d'étonnant dans la prétention de l'inventeur à faire pour 5 fr. ce qui en coûte 10 dans les cas ordinaires.

10 francs le franc courant est le prix qu'ont coûté les petits chemins de fer construits pour les terrassements des fortifications de Paris.

La traction, dans ces chemins d'exploitation, se fait ordinairement avec un cheval. Ne serait-il donc pas possible de combiner le système de fer atmosphérique avec le chemin à voies rotatives? Les deux rails sur lesquels sont posés les voitures porteraient suspendu entre eux le tube renorqueur; les tubes aspirateurs fonctionneraient aussi facilement au

milieu des roues que dans le cas des voies à rails fixes. Mais alors quelle économie immense!

Plus de terrassements, plus de travaux d'art, le terrain lui-même sur lequel passe le chemin peut être livré à la culture; la locomotion semble arriver à ce point à la dernière limite du bon marché.

De si précieux résultats ont séduit un propriétaire de houillères. A quatre-vingt lieues de Paris, un chemin d'exploitation de quatre lieues de long va être construit sur ces données. On y combinera les voies rotatives avec la pression atmosphérique exercée de la manière dont nous l'avons décrite. Nous ne craignons pas d'assurer à l'audacieux industriel une complète réussite.

Un dernier mot semble nécessaire pour indiquer toutes les diverses faces sous lesquelles on peut envisager ce nouveau système de traction.

Nous voulons parler de l'emploi de l'air comprimé substitué à celui du vide, emploi auquel, avec des modifications purement de détails, se prêtent les appareils décrits. Lorsque le vide est fait dans la partie postérieure du tube renorqueur, celui-ci, poussé par la pression atmosphérique, glisse le long du tube aspirateur que nous avons appelé aussi piston fixe.

La force se compose alors de deux éléments: l'air atmosphérique, dont le poids est constant, et la surface de la section sur laquelle il agit, qui est variable. Ce n'est donc qu'en faisant varier cette section qu'on peut arriver à des forces et par conséquent à des vitesses plus ou moins grandes. On voit qu'ainsi présenté, le problème est bientôt limité par la dépense nécessaire par une augmentation de diamètre dans les appareils.

Mais si au contraire, au lieu d'enlever l'air atmosphérique de la conduite, on y introduit de l'air comprimé à une ou plusieurs atmosphères, les pistons fixes, au lieu de faire fonction de tubes aspirateurs, deviennent au contraire de véritables propulseurs dont la puissance repose, dans ce cas, sur deux éléments également variables: la pression du gaz dont on se sert, et la surface de section sur laquelle il agit. On pourra donc dans ce cas avoir une puissance indéfinie, faire varier, suivant les règles économiques que l'on aura à suivre, la pression ou le diamètre des tuyaux, agir par exemple avec une grande pression et des petits tuyaux. Cette dernière considération, qui laisse un immense champ aux hypothèses spéculatives, nous a paru nécessaire pour indiquer toute l'importance d'une invention appelée à faire une révolution complète dans les chemins de fer, qui datent à peine de quelques années et se trouvent déjà menacés dans leur existence actuelle par des perfectionnements qu'avait prévus, à leur origine, le génie de M. Arago, prévision qui fut si mal accueillie et que nous voyons s'accomplir sous nos yeux.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

SEPTEMBRE. — 1844.

Mois.	Jours du mois.	Hauteur de la température réduite à la température de 0° au midi.		Températures extrêmes de la journée.		Température moyennes calculées.	Etat du ciel		Vents	
		Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.		à midi.		à midi.	
							mm.			
1	4766,90	10,0	22,5	13,9	Beau ciel, légères vap.	E.				
2	762,88	15,2	23,9	17,3	Beau ciel.	E. N. E.				
3	5751,90	12,5	21,4	16,4	Beau.	N. E.				
4	732,56	14,8	22,9	18,5	Nuageux, soleil.	N. E.				
5	7521,40	15,1	23,0	17,8	Nuageux et vaporoux.	S. E.				
6	735,75	14,2	21,9	18,1	Très-nuageux.	S. S. E.				
7	556,09	15,9	27,1	20,2	Beau.	S. O.				
8	732,41	15,2	27,8	20,7	Nuageux et vaporoux.	S. O.				
9	754,37	14,5	22,5	18,0	Très-nuageux.	S. O. E.				
10	748,12	15,3	24,0	19,6	Nuageux.	S. O.				
11	738,05	15,0	23,9	19,1	Convect., éclaircies.	E.				
12	758,54	12,0	18,2	14,7	Convect., éclaircies.	N. E.				
13	457,24	12,0	19,8	15,4	Convect., éclaircies.	S. O.				
14	791,53	12,3	21,0	16,0	Nuageux.	S. S. O.				
15	752,70	11,0	21,5	16,5	Beau.	N. E.				
16	757,52	18,5	25,2	20,4	Convect.	S.				
17	755,19	16,0	22,1	18,8	Eclaircies, pluie.	O.				
18	735,21	14,4	21,9	17,7	Nuageux.	N. E.				
19	762,88	12,0	19,0	15,5	Convect.	N. E.				
20	736,80	7,0	16,7	11,2	Nuageux.	E. N. E.				
21	735,34	11,5	17,0	14,5	Très-nuageux.	N. E.				
22	732,82	10,5	14,5	11,7	Convect.	N. E.				
23	734,26	9,8	10,7	10,2	Pluie fine.	O. N. O.				
24	754,48	9,5	15,9	12,4	Convect.	O. S. O.				
25	758,82	9,5	15,0	11,9	Convect.	N. E.				
26	736,78	8,0	17,0	11,0	Convect.	E. N. E.				
27	769,67	8,0	19,5	13,5	Beau ciel.	N. N. E.				
28	756,93	10,0	21,0	14,8	Beau ciel.	N. N. E.				
29	756,15	11,0	15,4	13,2	Convect., pluie.	N. E.				
30	764,36	9,5	15,8	11,1	Très-nuageux.	E. N. E.				
Moyenne.	756,38	12,0	20,1	15,3	Pluie dans la cour, 9 c. 282					
					Pluie sur la terrasse, 7 c. 908					

Revue des Arts.

CONCOURS POUR LES GRANDS PRIX DE ROME. — ENVOIS DE ROME. — DIORAMA. — GÉOMARA. — PLANS HISTORIQUES EN RELIEF. — RELIURE NOUVELLE.

Chaque année, après le concours pour les grands prix de Rome, on se livre, dans le monde artistique, à une foule de conjectures. On annonce que tel ou tel lauréat donne de ma-

quiques espérances : telle est la phrase consacrée. On déclare que « depuis longtemps le concours n'avait pas été aussi brillant, » etc., etc. Ces louanges inconsidérées produisant souvent les résultats les plus déploraux. L'éloge doit être accompagné du conseil, pour devenir profitable.

Commençons d'abord par féliciter M. Aubert sur le succès qu'il a obtenu, sur son premier grand prix de gravure. Il soutient dignement la réputation de son père, l'excellent graveur de paysage. Il n'a que vingt ans. Élève de MM. Achille Martinet et Paul Desbarroche, il ne manque le burin que depuis dix mois à peine. On sait le sujet proposé. C'est le *Jeune femme jouant de la flûte*. Le dessin de M. Aubert est d'une pureté remarquable; sa taille est délicate, fine et bien sentie. Bien certainement, c'est lui qui a le mieux réussi le bras gauche du fanne, vu en raccourci. — Le second grand prix a été décerné à M. Tourny, âgé de 27 ans, élève de M. Prud'homme. Sans doute les jurés du concours ont voulu encourager M. Tourny, qui est tombé malade en loge, car ni son dessin, ni l'ébauche de la gravure, ne nous paraissent mériter une telle faveur.

Nous avons remarqué d'excellentes qualités dans le travail de M. Collier, exposant sous le n° 7, principalement dans

Nous ne nous étendrons pas longuement sur les ouvrages d'architecture. L'Académie a été fort satisfaite du concours en général, et elle a accordé un premier grand prix à M. Desboussons; un premier second grand prix à M. Ledru; un deuxième second grand prix à M. Laisné. On voit qu'elle n'a pas été sobre de récompenses ni d'encouragements.

C'est avec raison que plusieurs de nos confrères ont dit que, cette année, le sujet du concours de sculpture aurait été bon pour le concours de peinture, et réciproquement. La *Mort de Priam*, sujet donné pour le premier, prête au mouvement, à l'ampleur dans la composition, à la couleur. Les sculpteurs l'ont généralement traité avec talent; M. Lequesne, qui a obtenu le premier grand prix, a fait preuve d'une énergie et d'une vigueur de ciseau remarquables. Ensemble et détails, tout est convenablement compris et rendu; il y a bien là, dans cette horrible scène, la confusion qui est si parfaitement décrite par Virgile, au second chant de son *Énéide*. Les bas-reliefs de MM. Moreau et Girard ne manquent pas non plus de certaines qualités; celui du premier a représenté une scène touchante plutôt qu'un affreux combat; celui du second a généralement d'excellentes parties, mais les nus sont faiblement traités, le caractère manque dans les figures. L'un des concurrents, M. Galland, avait composé un bas-relief qui a été blâmé par les employés, et qui, ainsi mutilé, aplati, réduit en lambeaux, méritait encore d'être distingué parmi les autres, à cause de la façon large et poétique dont la figure de Priam avait été comprise. Il porte le n° 5. L'A-

cadémie a décidé qu'il lui serait décerné une médaille de bronze, à titre d'encouragement. Quant à M. Thomas,

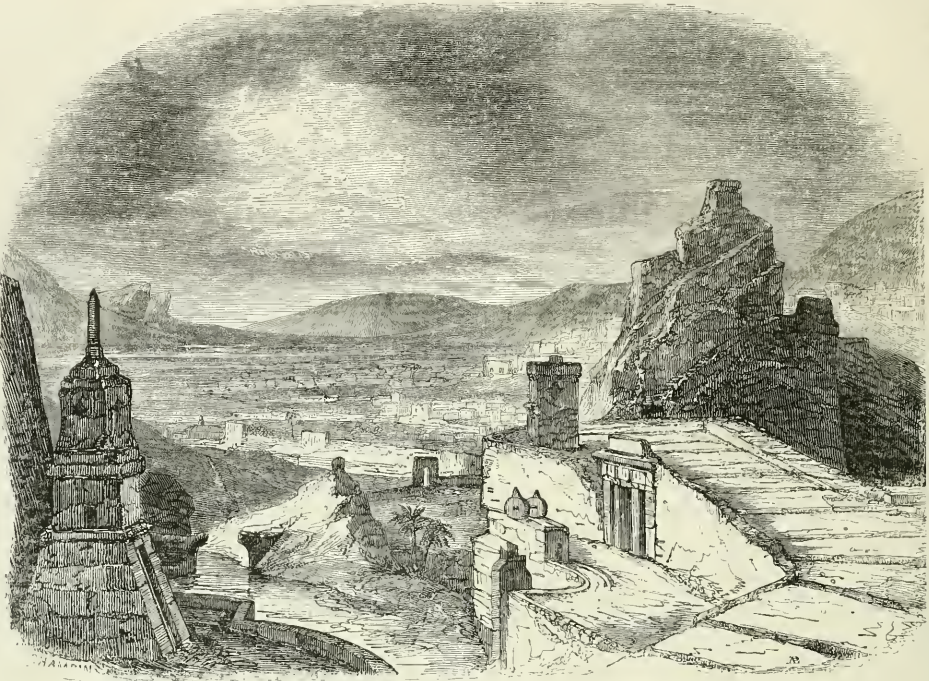
Cincinnatus recevant les députés du sénat, ne pouvait leur inspirer une composition grande et mouvementée. MM. Benouville, Duveau et Barrias, concurrents sous les nos 2, et 53, nous semblaient avoir composé des toiles remarquables. M. Benouville, principalement, possède une couleur brillante, une habileté de pinceau qu'on trouve rarement chez les élèves de l'École des Beaux-Arts; son dessin n'a pas une pureté et une netteté irréprochable, mais il n'a pas non plus de défauts essentiels. M. Duveau est celui qui a le mieux composé son tableau, selon nous. Le cadre est plein, tous les personnages vivent et occupent la scène; on comprend facilement leurs différents rôles, d'après l'expression que le peintre a donnée aux figures. Si la couleur eût été plus chaude, nul doute que M. Duveau n'eût obtenu d'emblée le premier grand prix. M. Barrias a été heureux; l'Académie lui a décerné le premier grand prix. Le second est échu en partage à M. Lenepveu, dont le tableau, assez bien dessiné, pêche sous le rapport de la composition.

L'exposition des envois de Rome intéresse sous tous les rapports les gens qui s'occupent d'art et de l'avenir de nos

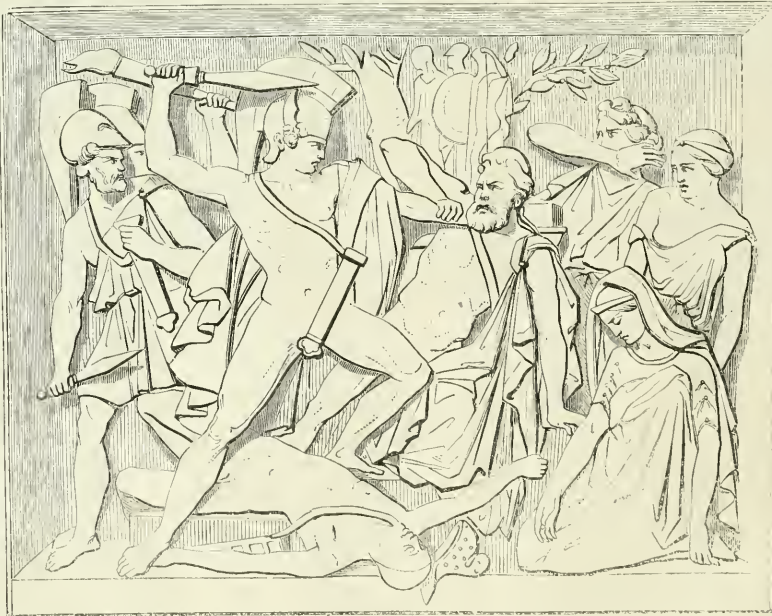
jeunes artistes. C'est là que l'on commence à voir s'ils tiennent les promesses qu'ils ont faites le jour où des prix leur ont été décernés, s'ils travaillent toujours, s'ils vont retrouver et grandir leur talent en Italie, ou bien seulement rêver dans les places publiques de Rome et sur les bords du Tibre.

C'est avec peine que nous parlerons des envois de peinture, à cause de leur faiblesse. Peut-être le *Christ de M. Pis*, et le *Sabbat de la chapelle Sixtine de M. Hébert*, auraient défrayé l'exposition; mais ces deux artistes sont tombés malades soudainement, et leurs principales œuvres n'ont pu être envoyées. M. Brisset a peint un *Narcisse se mirant dans l'eau*, où la grâce mythologique ne se rencontre guère; nous ne pouvons accepter les coquets détails de sa toile comme compensation au manque d'étude qu'on remarque dans l'ensemble, et à ce que nous appellerons le papillotage de la lumière et de la couleur. M. Brisset, pensionnaire de troisième année, n'est pas en progrès. Nous nous rappelons ses précédents envois, et son *Narcisse* ne les vaut certainement pas. Que dire du *Pâtre*, de M. Biennoury? Ce que nous préférons dans sa toile, c'est le chien, couché aux pieds de son maître, et qui est assez délicatement dessiné et peint. Le même reproche doit être adressé à M. Leboy pour son *Saul*. Sous prétexte de sévérité et de gravité biblique, M. Leboy nous représente un colosse, ou à peu près, dont le regard ferait trembler l'univers. Il y a un talent véritable de couleur dans cette œuvre, mais, en général, il y a exagération de formes; on peut mettre

le *Saul* de M. Leboy et le *Pâtre* de M. Biennoury sur la même ligne. Un paysage de M. Lanone, *Vue prise à Capri*, renferme d'excellentes parties, et serait fort beau si l'on y trouvait plus d'air et plus de lumière.



Vue de la ville d'Bénéoch. — Le tableau du Déluge, par M. Bouton (Diorama.)



(Premier prix de sculpture remporté par M. Lequesne.)

me inexpérience que l'âge de son auteur explique facilement.

Le sujet de la *Mort de Priam* eût convenu aux peintres, ainsi que nous venons de le dire; celui qu'on leur a donné,



Premier prix de peinture. — Tableau de M. Barrias.



Second prix de peinture. — Tableau de M. Lepeveu.

Quant aux envois de sculpture, on a lieu d'être plus satisfait; certaines œuvres, même, méritent d'être distinguées.

La sculpture a les honneurs de cette petite exposition, et cela de l'avis unanime. En premier lieu, citons le délicieux groupe en marbre l'*Amour et Psyché*, de M. Cavellier, copie de l'antique, reproduction heureuse d'un chef-d'œuvre. La pose de l'Amour est d'une volupté extraordinaire, celle de Psyché une grâce enchanteresse. Que M. Cavellier continue à travailler comme il l'a fait dans cette première année, et nous compterons bientôt un bon sculpteur de plus. Après lui, par ordre de mérite, vient M. Gruyère, pensionnaire de troisième année, dont le *Chactas* ne nous plaît que médiocrement, soit pour la trivialité de sa pose, soit pour la laideur des traits du héros sauvage. Le petit groupe du *dernier des Machabées*, par M. Gruyère, est fort bien composé, et le bras gauche de la mère était plus court, cet ouvrage atteindrait la perfection. Les envois de M. Diebolt sont nombreux; à défaut de la qualité, il nous donne la quantité. Son *Sophocle* n'a point d'expression, et nous n'y voyons qu'une pâle et incomplète copie d'un admirable modèle. Sa *Famille chrétienne* pêche aussi par l'expression. Son *Tête de femme*, en plâtre, est son meilleur ouvrage; elle a de la vie, de la physionomie, un caractère bien appréciable. Le *Combat*, de M. Wanthier, est un essai qui se rapproche beaucoup du bas-relief, et où l'auteur s'est attaché à reproduire autant que possible la forme antique, de même que M. Godde, dans son *Briséis*, s'est attaché à en reproduire les détails. Ces deux envois sont également remarquables; le second, surtout, dénote chez son auteur des études aussi profondes que consciencieuses.

Somme toute, et en n'oubliant pas de mentionner le buste de l'*Autonomie*, d'après l'antique, par M. Vilain, MM. les sculpteurs pensionnaires se sont distingués.

Les architectes ont envoyé beaucoup d'études et beaucoup de dessins des antiquités romaines, mais point de travaux complets. Les gravures ont plus de la vie, de la physionomie, un caractère bien appréciable. Le *Combat*, de M. Wanthier, est un essai qui se rapproche beaucoup du bas-relief, et où l'auteur s'est attaché à reproduire autant que possible la forme antique, de même que M. Godde, dans son *Briséis*, s'est attaché à en reproduire les détails. Ces deux envois sont également remarquables; le second, surtout, dénote chez son auteur des études aussi profondes que consciencieuses.

Nous avons déjà, dans deux de nos précédents numéros, engagé tous nos abonnés de Paris à aller admirer au Diorama le beau, ou plutôt les beaux tableaux représentant les différentes phases du *Déluge*; aujourd'hui, nous sommes assez heureux pour leur montrer la première scène de ce grand drame. C'est la ville d'Hénoch: le temps commence à se couvrir de nuages sombres et menaçants, mais les habitants ne se doutent pas encore des terribles résultats de l'orage qui va éclater. Ce tableau, dont l'exécution est aussi remarquable que la composition, fut le plus grand honneur à M. Bouton. La foule partage entièrement notre opinion, car depuis le jour où le *Déluge* a été

exposé pour la première fois, elle assiège les portes et remplit la vaste enceinte du Diorama.

au sommet, sur un palier arrondi, vous vous trouvez placé, comme par enchantement, au centre du monde, du globe terrestre (Géorama). Le globe a près de 50 mètres de circonférence. D'un coup d'œil, vous embrassez les quatre parties du monde, vous contemplez les mers glaciales, bleues et blanches; les oasis et les forêts vertes, les volcans représentés par des points rouges et hummeux. En un instant, vous êtes transporté du détroit de Bering à la Nouvelle-Zélande, ou du Labrador aux îles de l'Océanie.

Des cours ont été établis au Géorama des Champs-Élysées. Cela devait être, car cette exhibition est à la fois une chose de science et un objet d'art.

Du Géorama de M. Guérin aux *Plans historiques en relief* de M. Foutley, la distance est peu éloignée. En remontant l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à la rue de Marbeuf, on se trouve devant une maison assez peu apparente, faisant l'encoignure de la rue et de la chaussée. C'est là la seconde curiosité d'art dont nous parlions tout à l'heure.

On nous avait vanté l'*Exposition des Plans historiques en relief* de M. Foutley. Nous lui avons rendu visite, et, avouons-le, nous avons été agréablement surpris. Il est difficile, en effet, de se figurer ce que sont les *Plans historiques en relief*. Jamais, jusqu'alors, on n'avait poussé aussi loin la patience. Un des plans, représentant la grande revue du roi et la distribution des drapeaux à la garde nationale au Champ-de-Mars, le 20 août 1850, comprend quarante-cinq mille petits *bons-hommages*, comme diraient les enfants, des militaires manœuvrants et des spectateurs.

Nous ne terminerons pas cette revue sans parler de la magnifique reliure de missel que vient de faire exécuter la maison Gruel, rue Royale-Saint-Honoré. Le dessinateur de ce petit chef-d'œuvre est M. Rossignoux. La reliure, toute en bois sculpté, représente *Jésus-Christ descendu de la croix*. Le travail est d'une finesse et d'une délicatesse extrêmes. Les deux fermoirs sont sculptés dans le genre rosace; sur le dos du missel, aussi sculpté, on remarque le mot *missale* et le chiffre du Christ. Le livre est très-solennellement noué sur charnières en cuivre. Jamais on n'avait poussé si loin l'art de la reliure.

Une autre reliure a encore attiré nos regards dans la visite que nous avons faite à la maison Gruel. C'est un *livre d'heures*, exécuté pour la reine d'Espagne, Marie-Christine. Le fond de la reliure est en velours bleu d'azur, avec des ornements d'or et de perles fines. Le livre est entouré d'un voile de dentelle semé de lis d'or.

Rien de plus frais, de plus gracieux que les reliures de la maison Gruel; nous citerons encore un *livre d'heures* ayant d'un côté un bas-relief représentant le *Crucifixion*, de l'autre côté la *Résurrection*, en bronze fondu et exécuté d'après les vieux Albert Dürer. Les ouvriers

qui ont accompli ces ouvrages sont de véritables artistes. C'est un hommage mérité que nous sommes heureux de pouvoir leur rendre.



Reliure de Missel exécutée par M. Gruel.

Le *Géorama* de M. Ch.-A. Guérin, situé aux Champs-Élysées, dans le carré Ledoyen, mérite aussi une visite. Vous montez un escalier léger et à vis, et quand vous êtes parvenu

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG

(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'été qui y ont fait relever des logements, et le luxe des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les **GRANDES CHASSES** qui ont lieu deux fois la semaine dans **20,000 HECTARES**, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES.

ROULETTE et **TRENTE-ET-QUARANTE**, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les **JEUX DE COMMERCE.**

SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.

CASINO, décoré par les principaux artistes d'Italie.

CABINET DE LECTURE, avec les Journaux, Revues et Publications périodiques de l'Europe (LECTURES GRATIS).

CAFÉ RESTAURANT, TABLE D'HÔTE à LA FRANÇAISE, tous les jours à 5 heures.

La **VILLE DE HOMBOURG** est remplie de **NOMBREUX HOTELS** et d'**APPARTEMENTS MEUBLÉS** avec le **LUXE** et le **CONFORTABLE** de LONDRES et de PARIS, à des **PRIX TRÈS MODÉRÉS.**

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.

Toutes les heures, des **VOITURES** partent de **FRANCFORT** pour **HOMBOURG**, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en **UNE HEURE UN QUART**. — On se rend de **PARIS A HOMBOURG** en **42 HEURES**, par **MAYENCE** et **FRANCFORT**. — **DEUX HEURES UN QUART** suffisent pour aller de **HOMBOURG** à **MAYENCE**.

PRIX FIXE.

MARIO, TAILLEUR,
RUE VIVIANNE, 13.

A FRANKLIN. — Grâce à son atelier à l'anglaise, la maison Franklin peut, au besoin, livrer en vingt-quatre heures un habillement complet, dont la modicité du prix (40 fr. comptant au lieu de 180) n'exclut en rien la perfection.

A LONDRES.

CATHEDRAL HOTEL ST.-PAUL'S CHURCH YARD, 48. — W. B. SUR prévient MM. les voyageurs qu'ils trouveront dans cet hôtel des chambres particulières fraîchement meublées et décorées, à des prix très-modérés. Salon de société, café, journaux anglais et étrangers. Diners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Bains à toute heure.

A PARIS, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

DEPOT CHEZ M. BOURG, QUAI DE LA MEGISSERIE, 28.

MOTIFS DÉTERMINANTS D'EMBRASSER LA FOI CATHOLIQUE, fondés sur l'efficacité de sa doctrine dans l'intérêt humanitaire et social, et sur des preuves multiples, appréciables par la raison de la divinité de son origine; dédiés aux gens du monde et à la jeunesse intelligente et studieuse; par M. AGAR de Bris. 2 vol. in-18. Prix: 7 fr., et 8 fr. 50 c. par la poste.

SAVON DE GUIMAUVE

BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adonneit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les taches inévitables. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

RUE TABANNE, 14, A PARIS.

Eau de MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes dechassés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. Boyer la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, repeu 14 fois sur la devanture, M. Boyer étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln's Inn Fields, Londres.

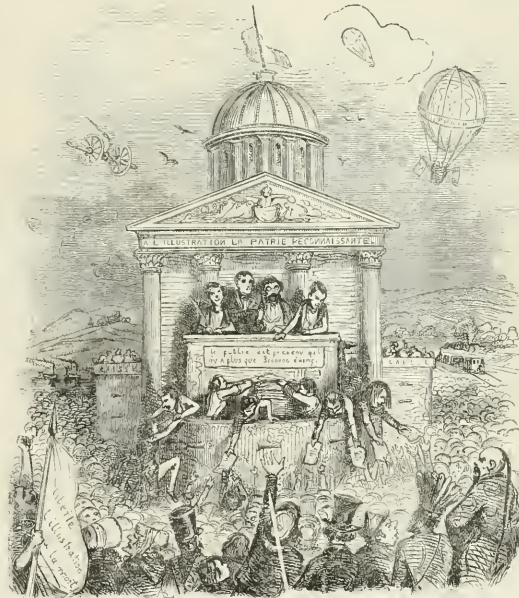
2^e ANNÉE

ALMANACH

1845

DE

L'ILLUSTRATION



La réunion de quatre ou cinq années de L'ALMANACH DE L'ILLUSTRATION devant former un très-beau volume in-4, il a été fait un nouveau tirage de l'année 1844. — Les personnes qui prendront à la fois les deux années ne les payeront que 4 fr. au lieu de 1 fr. 20 c.

52 PAGES

Illustrés

BELLES ET GRANDES

GRAVURES

500 COPIES

50

CENTIMES

PARIS

J.-J. DUBOCHET ET C^e, ÉDITEURS,
RUE RICHELIEU, 60.

PAGNERRE, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Modes.



Les modes nous viennent de partout, excepté de Paris : elles viennent des eaux et des bains de mer ; elles viennent des châteaux on l'on est tout au plaisir de la chasse, et de Metz tout au plaisir de la guerre.

potte de crêpe d'Alexandrie et l'ombrelle marquée, se trouvent en compagnie d'un costume Hmann par, et au milieu d'un groupe de militaires.

Les modes parisiennes, en un mot, sont aussi variées que les uniformes de l'armée; ce qui produit un mélange à la fois bizarre et brillant.

Mais dans ce Paris, abandonné pour la chasse, les eaux et les opérations lectives d'un siège, on s'occupe du retour, on invente, on crée chaque jour des nouveautés d'automne. Et l'abord le paletot de soie légèrement ornée, à grand collet, à manches, et serré à la taille par une cordelière. Puis les pardessus en satin, en velours, bordés de dentelle noire ou de passementerie; et les premières toilettes du soir composées en vue de l'ouverture du Théâtre-Italien.

A ces réunions de la fashion parisienne, les vieux bijoux se retrouvent très-nombreux, à l'on en juge par l'empressement et les recherches dont ils sont l'objet en ce moment. Du reste, c'est une mode charmante. Les vieux bijoux vont bien avec toutes les toilettes; une épingle émail bleu à fleurs et entourage de maracassite peut se porter en grand négligé. Voulez-vous la mettre le soir sur une robe blanche, elle sera délicieuse. Les corques de perles ornées aussi de maracassite, peuvent rivaliser d'élegance avec les brillants. Les montres ainsi entourées avec chapeleine, les bagues, les petites épingles pour cravates d'hommes, les bracelets, surtout la maracassite est à sa place. Mais ce qui annonce, plus que tout ce qu'on pourrait dire, la vogue de ces bijoux, c'est le nombre toujours croissant des maisons qui en font le commerce; maintenant, tout bijoutier en renom est muni assorti de ces charmantes antiquités qu'un marchand de curiosités lui-même. On peut dire que cette mode a été apportée comme complément indispensable à nos robes à tailles longues et à pointes.

Les ameublements ont de même subi cette loi de l'harmonie : sous l'Empire, on portait des costumes grecs; les appartements d'alors étaient une imitation du Grec et du Romain. Plus tard, sous la Restauration, les tailles s'allongèrent un peu, mais nous étions soumise aux manches à gigot, aux robes courtes, aux colliers à la girafe; les meubles n'avaient pas d'élegance et n'avaient aucun caractère.

Après la révolution de Juillet, le costume fut en voie de progrès, l'influence des arts se fit sentir dans les modes; les femmes cherchèrent dans les costumes anciens des idées pour le costume moderne; elles empruntèrent, dans les miracles créés par le renaissance, dans les gracieuses fantaisies du siècle de Louis XV, dans tous les temps, à tous les siècles. L'ameublement suivit tout naturellement la même route, et nous eûmes des salles à manger moyen âge, des salons dorés imités du grand siècle de Louis XIV, des chambres à coucher et des boudoirs Pompadour. Puis, pour n'être pas toujours imitatrice, notre époque a créé ces bons et confortables meubles pittoresques, au manié et l'œil cherche vainement la trace d'un corps solide, ces meubles et donc fantaisies, dont la vue seule inspire l'amour du coin du feu et du feu allumé.



Vous croyez peut-être que dans cette ville les femmes ont adopté uniquement l'amazone à basque fermée par de gros boutons en passementerie ouvrage, costume sévère et de circonstance? Non pas, vraiment! L'amazone s'y trouve bien, en effet, le matin, un jour de froid on de course à cheval, mais viennent un rayon de soleil, et la robe de soie, l'écharpe algérienne, la ca-

Correspondance.

A. M. M., à Chillon-sur-Saône. — Il n'était pas neuf il y a vingt ans.

A. M. E. de B., à Blois. — C'est un beau talent; mais les Pyramides d'Egypte en ont donné un bien plus bel exemple.

A. M. H., à Lazareux. — Vos communications nous seront agréables; mais remarquez, monsieur, que l'Illustration a peine à suffire aux faits et aux événements contemporains.

A. un anonyme. — Vous êtes obligant et sévère à la fois; nous vous savons gré de vos compliments et de vos conseils. Nous tiendrons grand compte de renvoi. Nous n'y avons jamais donné lieu avec intention. Convoyez que ceux auxquels vous vous intéressez, sont moins réservés que nous; ceci est un rapide rochement et point une excuse.

A. M. B., à Ylliefrancho. — L'auteur de nos comptes rendus

de l'exposition étant absent de Paris, nous ne pouvons vous satisfaire.

A. M. J. D., à Gand. — Nous avons reçu, monsieur, votre lettre et l'article qui l'accompagne. La mode-lie ne nous permet pas de publier cet article; mais elle nous recommande de vous remercier pour la bonne opinion que vous avez de notre entreprise, et pour les encouragements que vous donnez à nos efforts.

A. M. M., à Genève. — En y réfléchissant, monsieur, vous jugerez que la chose est impossible. Ce n'est pas seulement par volume ou par semaine, mais par mois qu'il faudrait compléter chaque matière, car les abonnements datent du commencement de chaque mois et, par conséquent, ils doivent souvent enjauber d'un volume sur le volume suivant.

Échecs.

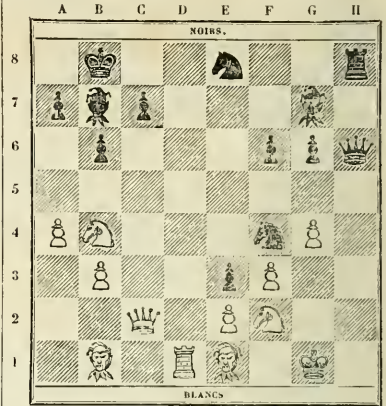
SOLUTION DU PROBLÈME N° 12, CONTENU DANS LA 79^e LIVRAISON.

Le Pion fait deux pas = et le Cavalier blanc De la Tour de son Roi prend le sixième rang = Le Noir s'est encuré du coin de la Tour elle; = Pour qu'il n'en sorte plus, le Cavalier fidèle, Devant le Pion noir, sur sa ligne se meut; = L'Adversaire à son tour, hélas! fait ce qu'il peut. = L'Événier blanc retourne à sa dernière place, = Et quand, simple soldat, le Pion se déplace, = Le même Cavalier, redoutable, hardi, Au cinquième du Fou de son prince a bondi; = Pour échapper alors, le Noir n'a qu'une case, Il y court, mais en vain! = Ce Cavalier l'écrase, = Et par ce coup savant dont ce chef est témoin Il dit au Roi des noirs: tu n'iras pas plus loin!

JULES DEPHILLY.

N° 15.

LES BLANCS FONT MAT EN NEUF COUPS.



(La solution à un prochain numéro.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Qui ne sait compter aux maux qu'il a souffertis.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostiaï-Dvor, 22. — F. BELLAZARD et Co, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et Co, rue Damiette, 2.